

**LES COUREURS DES BOIS  
EXISTENT ENCORE**





**« LES COUREURS DES BOIS EXISTENT ENCORE »**

**RÉCITS de MICHEL FAVREULT**

**PROJET DE COLLABORATION**

*MICHEL FAVREULT*

*MIREILLE LAURENDEAU*

*JACINTHE TÉTRAULT*

**ŒUVRES**

*JACINTHE TÉTRAULT*



## *Prologue*

J'ai initié ce projet de collaboration pour donner suite et sens à la rencontre faite avec Michel Favreault et Mireille Laurendeau à leur domicile en août 2018. Lors de cette première visite, j'allais assister à des retrouvailles amicales entre eux et mon compagnon Jean-Guy Fournier, et faire leur connaissance.

J'ai quitté cette rencontre énergisée par leurs fabuleuses histoires de vie. Ils savaient poser un regard honorant sur leur vécu, le raconter, le chérir, le magnifier. Michel atteint de la myosite à corps d'inclusion et Mireille, de sclérose en plaques, parlent à peine de la maladie.

C'est à la lecture d'un article paru dans *Le Nouvelliste*, écrit par Isabelle Légaré, et le passage où Michel évoque son jardin - « Il a déjà été beaucoup plus fleuri. À mesure que je dégénérais, il s'est transformé en arboretum. C'est ma vie ce terrain. Chaque arbre et chaque arbuste a une histoire » - que je me suis dit : Allez bouge ! Touchée, je ne pouvais rester observatrice face à la souffrance du jardinier contraint à faire le deuil de son jardin. Je voulais qu'il puisse vivre sa passion à nouveau. De ce désir a surgi l'élan d'aller à la rencontre du jardinier autodidacte et de lui proposer d'écrire ce qu'il sait si bien raconter. À partir des écrits, je tenterais de créer une ou plusieurs oeuvres. Nous avons une passion commune : la nature, les plantes, l'horticulture, le jardin. Ce pays m'était connu, c'était le pont me permettant d'aller à sa rencontre... s'il acceptait.

Le travail de collaboration a pris son envol. Du jardin à l'arbre, de Ida, la grand-mère, à Akhenaton, né Aménophis IV, du voyage au fond des bois à celui de la Patagonie, la trame s'est tissée. Une trame vagabonde sans réel ordre chronologique et qui pourtant tisse la nature active, instinctive, curieuse, insatiable, audacieuse de l'homme « coureur des bois ».

Opération délicate et intuitive. Je ne savais aucunement quelle direction formelle prendrait le projet, mais la marche devait être entreprise. De fil en histoire, il devint un recueil de récits regroupant les échanges courriels datés d'octobre 2018 à avril 2019 et la création d'esquisses, d'ébauches, d'oeuvres, imprégnées de l'énergie de l'homme Michel et de la femme Mireille.

## « La grande demande »

29 septembre, 17:50

Bonjour Michel, bonjour Mireille,

Il y a un bon moment que je souhaite vous écrire pour vous dire que je me remémore souvent ce moment passé ensemble et combien cette rencontre m'a touchée. Touchée par le regard émerveillé que vous portez sur des épisodes de vos vies, de vos aventures à la campagne, par vos épopées, par vos défis d'élevages de génisses et de cochons, touchée par cet environnement que vous avez aménagé et transformé sans cesse. Touchée par le plaisir que vous avez, Michel et Mireille, à raconter. Je suis repartie, réfléchissant à cet état d'émerveillement que vous portez et transmettez. Dernièrement, Jean-Guy m'a transmis un article paru dans *Le Nouvelliste* vous concernant. Nul qualificatif ne pourrait traduire comment ces phrases ont résonné en moi. « Il a déjà été beaucoup plus fleuri. À mesure que je dégénérais, il s'est transformé en arboretum. C'est ma vie ce terrain. Chaque arbre et chaque arbuste a une histoire. » Je comprends le deuil inconsolable, que peut représenter cette abstinence obligatoire, de ne pouvoir se mettre les mains et les pieds dans la terre, de ne pas participer aux élans de la nature en la fleurissant davantage, en y mettant du sien... en y mettant du soi. Je ne pouvais pas ne pas bouger à la lecture de vos paroles. L'émotion vive générée par elles a eu pour effet de semer une idée folle, celle d'un projet collaboratif que j'ose vous proposer, un projet à la fois humain et artistique. Ce projet est pour moi une manière d'aller à votre rencontre.

le courriel où vous racontez la nuit diabolique que vous avez passée dans l'angoisse et la douleur avant finalement de connaître la source du mal. Tout en percevant votre réconfort, un doute a pris place quant à l'envoi de l'idée. Aujourd'hui, je me suis dit « GO », ils décideront.

Au plaisir d'avoir de vos nouvelles.

29 septembre, 18:33

Salut Jacinthe,

Ce projet nous intéresse, car des projets, nous en avons tous deux mené plusieurs à terme. Le surnom de Mireille a longtemps été « Mireille Drapeau » en référence à Jean Drapeau, à qui on doit le métro, les Jeux olympiques de 1976, les Expos, entre autres. Quant à moi, mon beau-frère disait que je pratiquais l'horticulture en tant que discipline olympique. J'ajoutais alors que je suis simplement un nain de jardin intellectuel. Hi hi !

Nous sommes deux personnes qui ont disposé d'une somme d'énergie et d'idées incomparable. Bien sûr, nous ne sommes plus physiquement que l'ombre de nous-mêmes, mais ayant vécu trois vies en une, nous n'avons aucun regret. Bref, ça mérite un approfondissement avec vous afin de cerner le sujet et de voir comment nous pouvons tous en tirer profit. Le rush de l'été se termine bientôt et, avec l'hiver, nous allons renouer avec le côté intellectuel et contemplatif qui nous reste malgré la déchéance physique. À partir de la fin octobre, nous serons plus disponibles et ce délai nous permettra de réfléchir à ton idée très intéressante. Le fait de se connaître plus serait sans doute un bon point de départ. Amenez-vous plusieurs fois afin de peaufiner la connaissance mutuelle qui nous sourit tout à fait. Nous sommes deux moulins à parole dont le cerveau est en ébullition constante et qui surchauffe parfois. C'est parfois fatigant pour nous et pour les autres. À bientôt. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mais pour nous, on ne sait même pas ce que le présent nous réserve.

Ce qui nous a amenés jusqu'ici, c'est d'avoir affronté toutes les peurs et développé notre potentiel au maximum. Ajoute l'amour et l'amitié et une énergie débordante et ça te donnera une idée de ce que nous sommes devenus avec le temps. Ça fera 50 ans le 02/11/18 que nous sommes mariés. La fille fragile d'Hochelaga-Maisonneuve et le nain géné du Plateau sont fiers de ce qu'ils ont accompli et qu'ils laisseront à la postérité.

Au plaisir de vous revoir.

Voici, l'idée : j'aimerais que vous me racontiez par écrit ce (ces) jardin(s), tel(s) que vous les avez aimés, tel(s) que vous les aimez, chacun (Michel et Mireille) à votre façon. Brièvement ou longuement. D'un jet ou par bribes, selon vos énergies, désirs et élans du moment. Puis, suite à la lecture de vos jardins écrits, je tenterai de créer deux ou plusieurs œuvres en lien à vos évocations, ce que j'en saisis, comprends, ressens et vois. Je ne sais aucunement comment je rendrai vos jardins, qu'elle sera la technique, le médium, le format, voire ma réaction à la lecture de vos écrits.

Je laisserai se poser la saveur des mots, la saveur de l'évocation pour m'en imprégner et me laisser guider par eux. Je n'ai jamais vécu cette expérience, il est donc possible que je me « plante » ou encore que j'« échoue », mais je la pressens avant tout comme une manière d'aller à votre rencontre, d'entrer dans vos jardins comme un rituel, pour le visiter, m'y attarder et m'investir dans sa récréation. Que pensez-vous de cette idée folle ? Évidemment, Michel et Mireille, ce projet collaboratif peut ne pas vous intéresser, ce n'est pas grave, simplement le mentionner, je comprendrai.

Cette lettre a été entreprise avant que Jean-Guy m'informe d'un malaise que vous avez eu et me transmette également



Mireille Laurendeau et Michel Favreault

*1<sup>er</sup> octobre, 12:24*

Bonjour Jacinthe,

Comme Mireille me le faisait remarquer, ça serait mieux de te voir avant le gel pour pouvoir apprécier les fleurs qui restent. Trouvez une date à votre convenance, le plus tôt possible. Même plusieurs dates afin de pouvoir choisir selon notre agenda.

Michel XX

7

*1<sup>er</sup> octobre, 15:27*

*Bonjour Michel et Mireille,*

*Mireille a raison, c'est juste, bientôt le gel, il peut survenir à tout moment... mais... au-delà de ce qu'il est dans la réalité, c'est la saveur, l'élan, le regard que vous portez sur le jardin qui m'importe et demeure le plus précieux pour ce travail. Mais j'en conviens, que voir à nouveau est une bonne idée (avec cette fois ma caméra) et qu'une nouvelle rencontre pourrait être une belle amorce. Cela dit, il n'y a pas d'obligation : suite à la rencontre, vous pourrez décider de ne pas poursuivre.*

*2 octobre, 20:58*

*Nous pensons arriver à votre maison vers 11 heures, vendredi (on estime deux heures de route). Est-ce possible de nous envoyer à nouveau le trajet ? La mémoire a beau dire qu'elle se rappelle... je ne prends pas de chance... !!!*

*Que pensez-vous d'un petit repas léger ? Nous apporterons potage de courge, baguette et fromage.*

*Bonne soirée à vous deux !*



1



8 octobre 2018

*J'observe les photos de votre terrain prises lors de notre visite du 5 octobre et replonge dans cette trajectoire où Mireille a pris soin de me guider en me racontant succinctement les temps du jardin.*

*Ici un îlot de pins où s'enroulent les vignes vierges rougit, îlot là bien avant leur venue. Ici un autre de fleurs et là de graminées remplaçant la petite serre et le jardin nourricier.*

*La déambulation se poursuit, mais j'ai en tête les premiers instants de cette marche où Mireille a d'abord porté à mon attention les embranchements atypiques d'un petit arbre, dont les multiples arabesques ravissent clairement son regard. Puis, se dirigeant vers un arbre voisin, elle a effleuré de sa main une cicatrice. Trace d'une meurtrissure que le temps de la régénération a su soigner, a su partiellement colmater, laissant visibles les étapes complexes de la reconstruction.*

*D'un pas lent, nous avons poursuivi la visite. Les paroles de Mireille révélaient la réalité du jardin alors que son regard et ses gestes dévoilaient le rapport intimiste, voire humaniste, qu'elle entretenait maintenant avec les habitants de ce lieu. Le jardin qui en d'autres temps fut un laboratoire à ciel ouvert, également nourricier est aujourd'hui celui des rencontres.*

*Depuis cette visite, je me prends souvent à observer les embranchements défeuillés des arbres en tentant de lire ce qu'ils racontent de leur vie, de leurs efforts ou de leur facilité à croître.*

8 octobre, 14:54

*Je travaillais à l'organisation de ces photos lorsque j'ai reçu votre courriel que j'ai lu tout « d'une traite ». Il répond sur-le-champ à ma curiosité concernant la source de votre passion pour l'horticulture, les plantes, etc.*

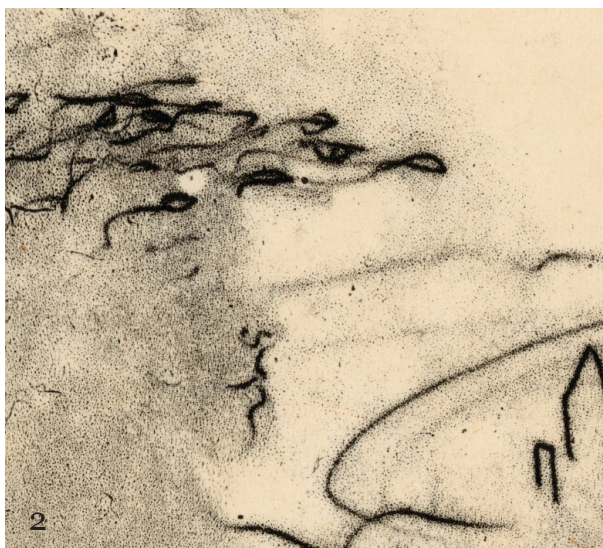
## « De récit en récit »

8 octobre, 13:23

Au début des années 50, avant l'école primaire, je passais la moitié de mon temps à St-Joseph-de-Sorel, chez mes grands-parents maternels, Ida St-Martin et Elzéar Nadeau. Ils habitaient dans un grand pré fleuri sur le chemin St-Roch. Et c'est là que sans m'en apercevoir allait se jouer et se dessiner une large partie du reste de ma vie.

La grande maison de bois de deux étages et entourée d'une vaste galerie n'avait ni eau courante, ni toilette intérieure, ni même d'électricité. Bécosse, pompe à bras et lampes à l'huile à l'avenant. Le grand potager et les animaux de boucherie assuraient une large partie de la nourriture. Et c'est très jeune que je fus initié aux diverses activités qui découlent de ce type de vie rude, enrichissante et vitale. Ça m'a marqué à jamais. Tout le contraire de ma vie de jeune citadin, sur le Plateau Mont-Royal où, comme mon père André et mon autre grand-père, Émilien, je suis né. J'ai compensé cette soif de nature par la fréquentation assidue du parc La Fontaine, du parc Laurier et plus tard par le Mont-Royal, l'île Ste-Hélène et le Jardin botanique. Bref, mon destin était tracé et la Nature allait y jouer un rôle fondamental et non négociable.

Ayant épousé une fille d'Hochelega-Maisonneuve rencontrée à l'Expo 67 où nous travaillions, je réussis à la convaincre qu'après nos études nous déménagerions en campagne pour avoir et élever nos enfants. Comme je l'avais été, rien ne prédisposait Mireille à cette vie. Elle avait une crainte maladive des animaux, même des chats et des chiens. Et dans le temps de la dire, grâce à son courage et son amour, elle sut surmonter tous les obstacles et se transforma en quelques années en amoureuse des animaux. Et c'est ainsi qu'au début des années 70, dans le cadre du retour à la terre et du mouvement hippie, de citadins invétérés, nous sommes devenus des campagnards convaincus. Ayant trouvé et renippé une vieille ferme abandonnée, avec le confort et les commodités des années 40-50, nous sommes devenus éleveurs, horticulteurs, et j'ai pratiqué tous les métiers connexes qui vont avec, construction, bûcheron, boucher, etc. Les soins aux animaux m'ont mené à compléter l'alimentation habituelle constituée de moulée, à cultiver plein de fruits et légumes. La culture m'a amené à l'apiculture, à la serriculture, aux plantes des champs et aux arbres et arbustes. D'où la lecture de centaines de livres pour parfaire mes connaissances et qui, par la bande, m'ont amené aux



plantes sauvages, aux plantes médicinales, aux plantes d'intérieur, aux champignons et aux cactus. Le tout prenant de l'ampleur, je me suis équipé d'une salle de néons, d'achat de semences dans plusieurs pays, j'ai écumé tous les jardins botaniques du Québec. Et je combinai ma passion pour la chasse et la pêche en perfectionnant ma connaissance des cartes et boussoles qui me permirent d'aller toujours plus loin au fond des bois, en y prélevant plantes, arbres et arbustes.

Entretemps, étant devenu fonctionnaire pour arrondir les fins de mois, et disposant de moins de temps pour jardiner, len-

tement mais sûrement mon terrain se transforma en arboretum. Et prévoyant pour ma retraite de me lancer à mon compte, j'ai fait un certificat en horticulture ornementale de l'Université Laval et j'ai suivi d'autres cours à l'ITA de St-Hyacinthe pour donner du sérieux à mes connaissances empiriques. J'ai développé mon pouce vert au maximum et l'ai combiné à l'oeil vert. Celui qui lit les plantes. Toutes les plantes de mon terrain ont une histoire.

N'ayant pas aimé le côté commercial du « propre compte », j'ai dévié vers l'emploi chez un millionnaire qui possède un des plus beaux terrains paysagers du Québec, en bordure du fleuve. Combinaison de vie sauvage et d'horticulture de haut niveau. Jusqu'à ce que mon corps m'abandonne et me prive de tout ce que j'aime faire. Il reste tout de même la contemplation, la satisfaction du devoir accompli, l'effacement de notre empreinte écologique, la reconstitution de la forêt originale qui prévalait avant la venue de nos ancêtres. La vie dans une forêt habitée et où reviennent plein d'oiseaux et d'animaux sauvages. À chaque seconde du dernier demi-siècle, j'ai eu une pensée continuelle pour les plantes qui ont accompagné chaque étape de notre vie. Et ça, même la maladie ne peut me l'enlever. Heureusement. Et même vieux et malade, on peut encore se faire des amis. Vous en êtes la preuve.

8 octobre, 16:28

Ce terrain change constamment de personnalité selon l'angle des différents points de vue. Juste d'y déambuler en sens contraire de celui emprunté vendredi te laisserait croire que tu es ailleurs. Peu de symétrie, car je place toujours la meilleure plante à la meilleure place possible et disponible, selon les impératifs botaniques. Au printemps, une bonne

partie des arbres et arbustes viennent en fleurs. À l'automne, ce sont les coloris des feuilles qui s'imposent. Le chêne à l'écorce unique est le chêne à gros fruits.

10 octobre, 11:20

Bonjour Michel,  
Lors de notre passage, vous avez raconté brièvement ce que fut « votre premier jardin »... de carottes. Vous voulez bien le raconter à nouveau ?

10 octobre, 11:40

Le premier jardin de deux citadins. (1972)

À une époque, nous avions plus de 20 000 pieds carrés de jardins et de plate-bandes. Mais le tout premier mesurait 32 pieds carrés. Un ami m'avait recommandé de semer les graines de carottes assez dru. C'est ainsi que je disposai une enveloppe complète de semences sur environ 10 pouces de rang. Avec le résultat que je me retrouvai avec une touffe dense de feuillage et aucune carotte. C'est à partir de ce moment que j'ai compris qu'il fallait que je me renseigne à fond. Ce que nous fîmes dorénavant. Et cette année-là, les trois lapins mangèrent des carottes de Provigo. En agriculture et en horticulture, il n'y a pas de place pour l'improvisation. Première mais non dernière des innombrables leçons dont les sciences de la nature nous gratifièrent par la suite. Notre compétence était nulle, mais notre soif d'apprendre illimitée.

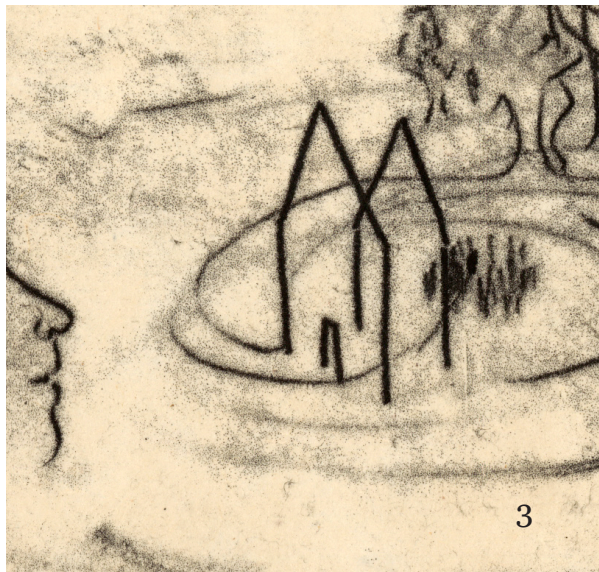
10 octobre, 22:00

Vous voulez me parler de Ida ?

Sur votre terrain, deux arbres m'ont surprise, l'un a une écorce ressemblant à celle du fusain et l'autre, une écorce tachée de blanc. Qui sont-ils ?

11 octobre, 5:35

Bonjour,  
Je n'en pouvais plus d'être couché. Je n'étais confortable dans aucune position. C'est habituellement le signal du lever. Ma grand-mère Ida était tout un personnage. Imagine la vie d'une femme à l'époque, avec trois garçons et trois



filles et un septième enfant, mon grand-père Elzéar, enfant unique et gâté par sa mère. Elle faisait tout à la maison. Imagine seulement le lavage et le repassage sans aucune commodité. Et les repas, elle nous regardait manger et mangeait les restes de tout un chacun. Elle avait connu la crise de 1929 et les deux guerres mondiales. Elle m'a appris la dure mais essentielle loi du travail. Mon grand-père était son troisième mari. Elle avait eu un gars et une fille de son deuxième. Joe Salvail. C'est lui qui possédait le « traversier » entre Sorel et St-Joseph. Son premier mari est mort subitement en

bas âge. Même quand j'avais quatre ans et que je l'aidais au jardin, elle ne se gênait pas pour me réprimander si elle trouvait que je tournais les coins ronds. Malheureusement, lorsque je commençai l'école, je la perdis de vue, car nous n'avions plus beaucoup l'occasion de nous voir.

Elle mourut deux ans plus tard d'un AVC qui la laissa paralysée et elle fondit en quelques mois. Ce fut mon premier et mon plus grand deuil. Toute ma vie j'ai essayé de recréer le genre de vie qu'elle m'avait fait connaître et où j'étais si bien. La Nature, la vie simple, la recherche d'une certaine autarcie alimentaire, et la noblesse de l'effort et du travail. C'est l'héritage qu'elle m'a laissé. Et je crois que je lui ai fait honneur. Quant à ses enfants, ma mère, ses deux soeurs, ses trois frères, sa demi-sœur et son demi-frère, ils se sont avérés des personnages pas toujours reluisants. On pourrait écrire des centaines de pages sur leurs frasques et leurs dérives. La vie était très rude à l'époque. Spécialement pour les femmes. À côté de la famille de ma mère, celle de Michel Tremblay, c'est de la petite bière. Sorel, avec son chantier maritime et son histoire syndicale hors du commun, est une ville plutôt « trash ». Par moments, la violence qui y régnait lui donnait des airs de western.

Le chêne à gros fruits, je l'ai parti moi-même grâce à un de mes amis, le cinéaste animalier Jean-Louis Freund. Lui-même ami du célèbre Frédéric Back (l'Homme qui plantait des arbres). Jean-Louis voulait faire un film sur les arbres et était en contact avec la pépinière provinciale de Berthier. C'est lui qui m'a fourni les fruits du chêne à gros fruits, de mes noyers noirs et de mes noyers tendres. Durant un certain temps, je travaillais chez lui l'été.

11 octobre, 12:34

Le chêne a environ 15 ans. Outre ses six enfants vivants, ma grand-mère perdit Léger et Fernand en bas âge et elle eut deux avortements spontanés, ce qui était fréquent à l'époque. Je te raconterai un jour le destin tragique de Léger, le mal-nommé.

14 octobre, 13:02

*Je relisais votre premier texte dont voici un extrait : « J'ai développé mon pouce vert au maximum et l'ai combiné à l'oeil vert. Celui qui lit les plantes. Toutes les plantes de mon terrain ont une histoire. » Quelle plante avez-vous le goût de raconter aujourd'hui ? P-S. - J'aime bien l'idée de «l'oeil vert», celui qui lit les plantes. De quelle manière faites-vous la lecture d'une plante ?*



12

14 octobre, 14:03

La plante parfaite pour moi, c'est la Rudbeckia. Elle fleurit sans discontinuer, qu'elle soit annuelle ou vivace, du début de l'été jusqu'aux gelées d'automne, jamais malade, robuste au vent, et belle en tout temps. Il y en a même une variété sauvage qu'on retrouve partout au Québec.

Le pouce vert demande des connaissances des besoins particuliers d'une plante en particulier. L'oeil vert demande la connaissance du langage des plantes en général. Le premier s'inspire de l'horticulture et le second s'inspire de la botanique. Et les deux profitent des sources de documentation et des années d'expérience. Et nul ne peut prétendre tout connaître en ce vaste domaine inépuisable comme sujet d'étude et sources intarissables de beauté, de défis et de bonheur gustatif et olfactif.

Lorsque je regarde un film ou un documentaire, je scrute l'environnement où évoluent les personnages. Et comme je fais systématiquement depuis 50 ans, je nomme dans ma tête toutes les plantes que je peux identifier et je cherche à identifier celles que je ne connais pas. Un genre de TOC doublé d'un TIC. Hihhi ! Hihibiscus en fait. Et je faisais la même chose en forêt.

Il y a toujours une raison pourquoi le développement d'une plante n'est pas optimal. Et l'oeil vert permet de faire un diagnostic et de trouver le remède. Mon cours de « physiologie des plantes » m'a beaucoup aidé à ce sujet, de même que ma capacité d'identification de centaines

de plantes, sauvages, cultivées, des champs, des forêts, d'intérieur, de jardins, etc. Tout cela a commencé par une première plante et n'a jamais cessé depuis. Un genre de maladie mentale, douce et gratifiante et qui se vit en milieu naturel. Dans la Nature d'où nous sommes issus, où nous vivons à sa surface et au sein de laquelle nous retournerons un jour. Mystère avec un grand M, et le plus beau d'entre tous les mystères. Quant aux arbres, ce sont des végétaux structurants d'un lieu et qui contrairement aux plantes herbacées, traversent la barrière du temps. Et nous accompagnent en toutes saisons notre vie durant. Et ils ont l'effet secondaire d'effacer notre empreinte écologique en se nourrissant des gaz à effet de serre et en produisant de l'oxygène grâce principalement à la chlorophylle, cette mystérieuse molécule verte sans laquelle la plupart des formes de vie n'existeraient tout simplement pas. Quand il s'agit des plantes je suis intarissable. Et

je m'intéresse tout autant aux modestes mauvaises herbes qu'aux vedettes horticoles telles l'orchidée et les arbres centenaires.

19 octobre, 12:00

*Comment ça va aujourd'hui ?*

*Les jours passent et j'aimerais aller plus vite dans le rythme des correspondances et la mise en œuvre, mais impossible, comme il a été dit dans le cours d'art-thérapie, on ne tire pas sur une fleur pour la faire pousser plus vite !! Je trouve que l'expression tombe à pic ! Toutefois, pour demeurer en contact avec l'esprit du projet, je relis vos récits. Un détail nouveau attire mon attention, me rappelle un élément de discussion ou ouvre sur une nouvelle interrogation. Ces lectures à répétition ressemblent sans doute à ce qu'on remarque à parcourir un jardin à différents moments du jour. Même jardin mais autres couleurs, formes, etc. ayant passé inaperçues précédemment.*

*Quel beau réflexe de nommer mentalement les plantes où que l'on soit et même à l'écoute d'un documentaire ! La connaissance se cristallise. Wow ! C'est fameux ! Méthode à prescrire à toutes les personnes en formation ! Je l'aime bien et je crois que je vais l'adopter.*

*Ha !! la Rudbeckia ! Est-ce bien elle sur la photo jointe, entourant la sculpture. Si oui, au moment de prendre la photo, elle ne semblait pas perturbée par les premiers*

froids. Surprenantes en effet ! Je me souviens que vous ayez parlé des figures sculptures disposées en différents lieux sur votre terrain au moment de la première visite, mais en ce moment je n'arrive pas à me souvenir de ce qui motivait chacun de ces choix. Qu'en est-il de celle qui se dresse au centre de ces bouquets d'un jaune lumineux, celle sur cette même photo ? Pourquoi celle-ci, déposée là ?

J'ai également suivi un cours de « physiologie végétale », en faisant un cours de fleuriste à l'ITA à ST-Hyacinthe. Ce fut mon cours préféré, j'ai conservé les notes. Pour la première fois, j'avais l'impression de m'approcher par la compréhension de ce beau mystère.

Quand vous dites que tout cela a commencé par une première plante et n'a jamais cessé depuis, de quelle première plante s'agit-il ?

Merci, Michel, bonne journée.

19 octobre, 14:06

Salut Jacinthe,

Ici ça roule et les visiteurs se succèdent au gré des jours. On ne s'ennuie jamais. La première plante de toutes, outre les plantes de fleuristes, c'était le Cornouiller du Canada (quatre-temps), plante forestière caractéristique du sud du Québec et dont les quatre feuilles, les fleurs blanches et ensuite les fruits rouges sont immanquables. La sculpture dont tu m'envoies la photo fait référence à ma deuxième grande passion, l'Égypte ancienne. La sculpture représente Aménophis IV, époux de la célèbre Néfertiti et père entre autres de Toutankhamon. Il changera son nom pour Akhenaton (serviteur d'Athon) dans une tentative avortée de modifier totalement le polythéisme millénaire par le monothéisme. C'était un précurseur. Et d'après mes recherches, il influença le très connu Moïse. Les autres sculptures font référence à l'île de Pâques, entre autres, et d'autres illustrent les représentations et les différentes images que les peuples anciens avaient d'eux-mêmes. Nous sommes les produits de toutes ces histoires et la plupart des gens n'en sont pas conscients.

Ma troisième grande passion, c'est la vie au plus profond des bois. D'où l'importance de connaître à fond tout ce qui y vit. Et j'ai la chance et le privilège de l'avoir assouvie plus souvent qu'autrement partout au Québec. C'est l'histoire du citoyen devenu coureur des bois. Et c'est ce qui me manque

cruellement actuellement. J'ai déjà passé deux semaines, seul au fond des bois, en autarcie et sans dire un seul mot. Ce fut une sorte de thérapie et de révélation qui modifia le cours de ma vie ultérieurement. Un moment fondateur qui effaça définitivement les restes de peur qui m'habitaient. Toute ma vie j'ai mis les bouchées doubles afin de combattre les peurs et les regards des autres qui paralysent, et j'ai réussi. Et c'est dans cette fierté que je puise le courage et la résilience dont j'ai besoin pour composer avec ma déchéance physique actuelle. Là et dans ma famille et mes amis. On récolte ce qu'on sème et ce qu'on s'aime.

Au plaisir, et le plus tôt sera le mieux, car les jours me sont comptés et l'avenir se rétrécit à vue d'œil.

20 octobre, 18:21

Bonjour Michel,

C'est réconfortant de lire ces phrases témoignant de l'importance que vous accordez à l'histoire ou à la « genèse de l'homme » (dans sa partie bienveillante). Si je comprends bien, la présence de ces représentations, sous forme de sculptures, exprime à la fois votre reconnaissance, votre passion/admiration pour des personnalités et objets (inukshuk) ayant marqué certaines civilisations et ayant influencé une partie de ce que nous sommes comme humain. Des symboles phares (nous dirigeant vers le passé ou nous le rappelant) disposés tout au long d'un parcours imaginaire ou bien réfléchi, pouvant être vus au quotidien.

Et c'est avec engouement que je lis votre rapport au bois qui modifia le cours de votre vie [...] Un moment fondateur [...] qui aujourd'hui, si j'ose dire, semble agir comme une ressource naturelle ou une réserve naturelle. Cette expérience me fait encore mieux saisir le lien symbiotique que vous avez développé avec la Nature voire une forme d'osmose. La Nature est forte, mystérieuse, infinie, mouvante.

Je suis bien consciente que les questions que je pose sont anodines par rapport à la maladie qui vous affecte, même si je ne vous questionne pas à son sujet, je reconnais l'ampleur du bouleversement qui traverse votre présent. Si vous souhaitez en parler davantage, bien à vous. Nous avons malgré nos différences un lieu commun, la Nature, et c'est ce qui me guide dans ce parcours inconnu. Je vous envoie une oeuvre que j'ai terminée cet été. Celle-ci exprime mon rapport à la Nature et pourrait traduire en image une



forme d'osmose (p 15).

Voici d'autres questions :

*Comment se produit la première rencontre avec le Cornouiller du Canada. Où étiez-vous ? Qu'est-ce qui a attiré votre attention, votre intérêt et qui fait d'elle un moment charnière ou un point de départ ? ; comment se déroulait une journée dans le profond bois ?*

*Au plaisir, Michel.*

*21 octobre, 4:22*

De l'âge de 12 à 15 ans, j'étais pensionnaire au collège Jean de la Mennais à La Prairie. C'est aujourd'hui un collège privé très réputé, mais à l'époque c'était un juvénat. C'est à ma demande que j'y étais car je n'étais pas très heureux chez moi. L'été, la congrégation des Frères de l'instruction chrétienne possédait une immense base de plein air au lac À-la-truite, à St-Michel-des-Saints. Nous pouvions y pratiquer tous les sports et plein d'activités scientifiques, artistiques et de lecture. Dont les excursions en forêt avec le frère Stanislas. Et les bois environnants étaient tapissés de cornouillers. Ce fut donc cette profusion qui nous guida tout naturellement vers cette plante. Bien d'autres suivirent. Et en me remémorant cette époque lointaine, je me souviens que nous partions souvent en excursion, guidés par le chant des cigales, et lorsque nous trouvions l'arbre où était réfugié ce gros insecte, nous montions dans l'arbre et nous le capturions afin de l'étudier de près. Même chose avec les champignons, les autres insectes, les animaux, etc. Nous étions en quête durant tout l'été. Pour un citadin du Plateau, c'était magique. Autre moment fondateur.

Pour ce qui est de la vie au fond des bois, tout commençait généralement par une carte topographique et une boussole. Un coup enfoncé dans la forêt, je rejoignais la rive d'un petit lac ou une rivière que j'avais identifiée sur la carte. Ensuite, c'était la découverte des paysages environnants, des traces d'animaux, des plantes, des endroits où pêcher, etc. Quand j'en repartais, j'avais la tête remplie de ce que j'y avais vu et la panse remplie de poisson, de fruits sauvages, etc. Certains jours, j'allais vers de nouveaux lacs et j'y installais ma tente et tout recommençait.

Quant à ta toile (p 15 « Feu »), elle me rappelle une nuit que j'avais passé, dans un marécage, bien camouflé, en quête d'observation d'un orignal qui habitait l'endroit. À mesure que la luminosité diminuait, les plantes et les arbres environnants, dans leur enchevêtrement, créaient des oeuvres visuelles qui changeaient sans cesse jusqu'à la noirceur. Puis, l'ouïe prenait la relève. Dans ce silence profond, que j'aime tant, s'invitaient le cri du hibou, du huard, parfois du loup et du lynx, et le déplacement des animaux qui faisait craquer les branches. Et dans la nuit, j'aimais observer les étoiles, la lune et le lever du soleil. J'ai étudié l'astronomie et j'ai fréquenté le Festival d'astronomie du Mont Mégantic pendant plusieurs années. Je logeais chez mes amis de

Scotstown, que vous avez rencontré, lors de votre visite.

Chez nous, à Montréal, mes parents avaient acheté deux encyclopédies. C'étaient les seuls livres dans la maison. Je les ai lus et relus. De telle sorte que je m'intéresse à tout, partout et tout le temps. Quant à ma maladie, j'en parle rarement sauf pour répondre aux questions de mes amis. Je n'aime pas les plaignards et je n'aime pas non plus ruminer à l'infini sur ce que je ne peux pas contrôler. Je ne me demande pas pourquoi moi, mais plutôt, comment composer avec ce qui m'arrive. Depuis le temps que je réfléchis sur la mort, je me sens tout à fait prêt à l'affronter. Et je suis tellement curieux de nature que j'y vois poindre des réponses aux interrogations que tout le monde se fait à propos de ce mystère. Ça explique en partie mon intérêt pour l'Égypte ancienne, pour qui l'étude de la mort était le centre de tout. C'est lorsqu'on est seul au fond des bois qu'on réalise le mieux qu'on est en osmose avec la Nature. Sans rien pour nous distraire ou nous importuner. Mais pour y arriver et vraiment l'apprécier, il faut avoir vaincu la peur. Première étape d'une quête sans fin et néanmoins si gratifiante.

À bientôt.

*21 octobre, 10:40*

*Merci Michel, j'apprends beaucoup. En vous lisant, j'ai eu l'impression d'être dans ces lieux, à la fois dans l'effervescence de l'adolescence puis dans le silence et la lenteur de la nuit.*

*Bon dimanche,*

*21 octobre, 11:09*

Tant mieux si ça nourrit ta quête. Tous ces souvenirs qui reviennent à la surface me font me rendre compte que je pourrais écrire un livre sur les très nombreuses aventures que j'ai vécues en forêt. Seul ou avec quelques amis qui partagent ma passion. En ce moment, je collige et je rédige plein d'anecdotes sur les nombreuses fois où j'ai croisé les ours noirs de près ou de loin. Savais-tu que dans les années 50, il y avait une fosse bétonnée et grillagée au parc La Fontaine et où habitaient des ours noirs ? Derrière l'édifice central. Avant la construction du Jardin des Merveilles en 1957. Le titre de mes rencontres avec les ours s'intitule « Baribal ». C'est le surnom de l'ours noir.

Michel

P.-S. - Si tu veux me faire plaisir, tu peux me tutoyer au lieu de me vouvoyer. Je suis déjà assez vieux de même. LOL



21 octobre, 20:38

*Ok pour le « tu », ça me fait plaisir de te faire plaisir !! C'est une très bonne idée, le livre. Alors si les souvenirs « pop-up », les prendre au bond, je serai ravie également de les lire. Vous avez commencé... hi ! tu as commencé y a longtemps Baribal. Pourquoi Baribal ? Et j'ignorais pour les ours du parc La Fontaine, tu les as visités souvent ?*

22 octobre, 9:17

Pourquoi Baribal ? Je n'en ai aucune idée. J'ai fait quelques recherches et je n'ai rien trouvé. Probablement une traduction comme dans le cas de « bécosse », qui venait de back house. « Bar » ça ressemble à bear.

Ces jours-ci, ma forêt se transforme en couleurs et en chute des feuilles. Les branches et les troncs vont revenir occuper l'avant-scène. Prélude au manteau blanc qui va dicter la suite des choses. J'aime le blanc, mais j'aime encore plus le vert. Parfois, à la fin de l'hiver, lorsque je suis tanné du blanc qui s'incruste et n'en finit plus de finir, je regarde des tournois de golf à la télé, juste pour me gaver de vert. D'ailleurs, l'hiver est mal nommé, il devrait s'appeler « l'hiblanc » et ne devrait pas s'imposer aussi longuement.

Mes sculptures sont un pis-aller. Mon rêve était d'organiser un genre de symposium de sculpteurs qui auraient laissé une oeuvre en héritage, à la gloire du terrain lui-même et à l'effacement de notre empreinte écologique.

En me remémorant, suite à ta demande, ce que je faisais au fond des bois, il m'est revenu que souvent je cherchais des blocs erratiques. Ces gros cailloux laissés par les glaciers il y a 10 000-15 000 ans lors de la dernière glaciation. Va voir sur Google pour les images. On en retrouve un peu partout dans les bois. Spectaculaires, ils ont été transportés par les glaciers sur des km parfois. Et j'ai toujours rêvé d'en avoir au moins un sur mon terrain. Symboles et mémoires des temps anciens et du passage du temps jusqu'à aujourd'hui. Blocs mnémoniques et mnésiques. Et lorsque j'en trouvais un, je montais dessus et j'y restais un bon moment afin d'assimiler sa force tranquille. Un jour, en sautant en bas de l'un d'eux, je me retrouvai à l'entrée de la tanière d'un ours que je n'avais pas vu, car j'étais arrivé par l'autre côté du rocher. Et l'ours y était. Je ne saurais dire lequel de nous deux eut le plus peur, mais chacun partit dans des directions opposées, sans demander son reste. Surprise totale. Après cet événement, je faisais toujours le tour du bloc avant de le gravir.

26 octobre, 10:53

Ce matin, j'ai repensé à cette première plante dont je me souviens encore, le bien nommé quatre-temps. Car après lui, des milliers d'autres plantes se sont succédé tout au long des années jusqu'à aujourd'hui. Ce qui m'a permis de les lire et de les comprendre. Des plantes d'intérieur et

d'extérieur, des plantes sauvages et d'autres cultivées, de forêt, de savane, de prairie, de désert, de marécage, d'ici et d'ailleurs, des rares et des communes, des nourricières et des toxiques, des faciles et d'autres moins, à fleurs, à fruits, à noix, de toutes les couleurs de fleurs et de feuillages, des milliers d'espèces et d'encore plus de variétés, et toujours ce miracle de la nature issue d'une graine et qui dispense un émerveillement sans cesse renouvelé. Le miracle de l'ADN enfoui dans une minuscule graine et qui donne naissance à tant de beauté pour peu qu'on lui donne les conditions propices à son éclosion. Et à mesure que passe le temps, le plaisir et la satisfaction de cette accumulation de connaissances et de compétences qui ouvrent toutes les portes du monde végétal et par ricochet, celles du monde animal, du monde des insectes, des oiseaux, des poissons et même de l'Histoire et de la Nature en général. Bref, pour moi, une des clefs du bonheur sur terre. Toujours accessible et sans cesse renouvelé. Et l'apothéose, lorsqu'on se retrouve tout à coup devant une plante inconnue qui nous relance dans notre quête et nos recherches, sans fin. Plaisir garanti, sans cesse renouvelé. J'aime les végétaux, un peu, beaucoup et surtout, à la folie. Maladie mentale incurable totalement assumée.

28 octobre, 12:10

*Petite neige au sol ? À Montréal, oui.*

*Quelle histoire ! Ce face à face avec l'ours, outre le fait de contourner le bloc rocheux afin de sécuriser l'opération, a-t-il modifié votre rapport au fond des bois, votre besoin, désir, de vous y retrouver ? Au fait de partir seul ? Dans un autre ordre d'idées les ours du parc La Fontaine, tu les as visités ?*

*Bloc erratique, moraine, souvenir du cours de géo, souvenir des marches en forêts. Oui, comme tu dis, ils sont spectaculaires, et pour peu qu'on s'intéresse à l'histoire, à la transformation du territoire, leur présence nous raconte le temps.*

*Je rejoins totalement ta fascination pour ce mystère, ce miracle de l'ADN, ce recommencement possible à perpétuité, grâce à une graine.*

*Si tu avais à t'identifier, voire à être une plante, quelle serait-elle ?*

28 octobre, 13:45

Salut, petite neige ici aussi. Ça ne pressait pas tant que ça.

De 0-15 ans, j'ai habité à deux coins de rue du parc Laurier et à trois du parc La Fontaine. En plein cœur du Plateau de Tremblay. Il habitait au 4690 Fabre et moi au 4670 de Lanaudière. Puis ensuite au 1239 Gilford coin Brébeuf. J'ai connu quelques-uns de ses personnages, ma soeur allait à l'école des Saints-Anges, etc. Bref, j'étais souvent au parc



La Fontaine, qui était la seule source de nature accessible pour un p'tit tannant. Plus vieux, nous allions souvent sur le Mont-Royal et à l'île Ste-Hélène.

Les ours bougeaient peu, ils faisaient la sieste le jour, probablement tannés de se faire asticoter par les touristes du quartier. Ce dont je me souviens le plus, c'est cette odeur fortement musquée et caractéristique des ours. Et cette odeur m'est revenue en mémoire lors de cette rencontre avec l'ours en sa tanière. C'est l'effet de surprise qui a provoqué la fuite de l'un et l'autre. Et ça m'a fait réaliser que dans le doute, la plupart des animaux, même les plus gros, vont fuir spontanément. Ça ne m'a pas empêché de retourner au fond des bois, au contraire, car je carbure au silence et à la solitude qu'on ne retrouve que dans la Nature. J'aime affronter la peur. C'est le syndrome des gens qui sont petits. Prouver sa bravoure aux grands. J'ai toujours été le plus petit de la classe et le plus « baveux ». Et c'est moi qui courait le plus vite de l'école. Hi hi ! mes amis savaient qu'ils n'avaient que quatre mots à dire pour me provoquer : « Tu as peur de... ». Et j'étais toujours partant pour leur prouver le contraire. Parfois ça me mettait dans des situations difficiles. Maudit orgueil.

Quelle plante je voudrais être ? Pas facile d'en sélectionner une seule. Disons qu'en ce moment je dirais le cannabis. Ludique, thérapeutique, lucratif, populaire, démocratique, facile à cultiver, ses feuilles et ses fleurs sont recherchées, même ses graines et ses fibres sont utiles. Et cette aura d'illégalité qu'il a eue jusqu'à présent ne déplaît pas au p'tit « bum » du Plateau que j'ai déjà été.

En réalité, j'aime toutes les plantes pour toutes les raisons possibles et imaginables. Chacune est un monde en soi, unique à explorer. Et ce questionnement me rappelle un article que j'ai écrit pour la revue Québec Science, il y a longtemps sur la chlorophylle. Cette insignifiante molécule verte sans laquelle la vie sur terre, riche comme on la connaît, n'existerait à peu près pas. Elle permet à la plante de se nourrir du CO<sub>2</sub> de l'air et de dégager de l'oxygène vital. Puis la plante nous nourrit directement ou par les animaux, etc. Je vais essayer de retrouver cet article qui n'avait pas été publié, car trop didactique. J'en avais aussi écrit un sur les orchidées. Tout aussi didactique et non publié lui aussi. À suivre.

Salut à vous deux. Et n'hésitez pas à revenir nous voir.

28 octobre, 14:44

À cette date, je suis revenue sur le texte écrit le 21 octobre et lui ai posé quelques questions insérées à même le texte. «Un coup enfoncé dans la forêt je rejoignais la rive d'un petit lac ou une rivière que j'avais identifiée sur la carte». Tu te souviens du nom du premier lac ? Son aspect ? Et le nom du lac qui a particulièrement marqué ces expéditions (probablement que tu me diras que chacune fut marquante) par la surprise qu'un milieu a générée ou les réflexions qu'il a suscitées, la beauté, l'étrangeté ? Un ou

certain sont peut-être plus marquants ?

*Le silence profond tout comme la vraie noirceur de la nuit ont-ils été apprivoisés au fil du temps ? Comment furent les premières nuits dans ces conditions (de silence et noirceur profonds) ? « C'est lorsqu'on est seul au fond des bois qu'on réalise le mieux qu'on est en osmose avec la Nature. Sans rien pour nous distraire ou nous importuner. Mais pour y arriver et vraiment l'apprécier, il faut avoir vaincu la peur. Première étape d'une quête sans fin et néanmoins si gratifiante. » Vaincu la peur ? Expliquez ?*

28 octobre, 15:06

*Je suis toujours étonnée de la fulgurante rapidité avec laquelle tu réponds et de ce que je retrouve en contenu nourrissant autrement la ligne d'horizon. J'imagine aisément l'enfant vite sur ses patins, tant pour la course que pour la réplique bien sentie et les rebondissements qu'elle pouvait susciter. Le cannabis, je suis surprise, et puis non, tous les arguments mentionnés font trop de sens. Y en a pas déjà eu quelques plants dans votre jardin ?*

28 octobre, 15:36

Resalut,

Ma condition physique actuelle explique beaucoup la célérité avec laquelle je réponds. Si j'étais le même qu'avant, je ne serais pas confiné à ma chaise. Je serais ici ou là à jardiner, marcher, etc., et je répondrais entre deux activités. Sauf les deux dernières années. J'en ai toujours eu un peu (cannabis) et certaines années, beaucoup. J'ai déjà été jeune, tu sais. Ton intuition ne t'a pas trompé. J'imagine que pour une artiste, ça ne peut nuire d'avoir de l'intuition.

28 octobre, 16:56

Lorsque j'allais dans la Nature, où que ce soit, et que je le savais à l'avance, je faisais venir les cartes de l'endroit et je les étudiais avant le départ, ce qui permet d'établir un plan B en cas de se perdre sur le terrain. Avoir une vue aérienne du terrain et du territoire. Le but du voyage était parfois pour la villégiature, souvent pour la chasse et la pêche, et d'autres fois carrément pour la recherche de plantes. Par exemple, j'avais lu (j'ai beaucoup lu sur la Nature du Québec) que sur la rivière Yamaska, à telle hauteur, il y avait une immense colonie de riz sauvage. J'eus tôt fait de repérer l'endroit sur une carte et je m'y rendis, seul avec mon canot de cèdre. Et effectivement, je trouvai la rizière. Étant en début automne, je pus en recueillir en quantité. Malheureusement, la plupart des grains étaient parasités par l'ergot de seigle, ce que me confirma le Jardin botanique de Montréal. C'est de l'ergot de seigle qu'on tire le LSD. Je n'ai pas risqué d'en consommer. À cette époque, je fréquentais assidûment le Jardin et je n'hésitais pas à consulter les chercheurs. Une autre fois, j'avais lu que sur une île située à l'embouchure de la rivière Châteauguay, poussait du bourreau des arbres.

Plante rare et grimpante et envahissante qui parasite mortellement les arbres gros ou petits. C'était tout à fait exact, car j'y suis allé pour le vérifier. Par la même occasion, ça m'a permis d'herboriser et de rencontrer plein d'autres plantes inconnues.

Le premier lac qui m'a marqué, c'est le réservoir Taureau à St-Michel-des-Saints. C'est là que les Frères nous emmenaient pour les excursions. Peu de chalets, et des km de plages de sable et de forêt vierge. Le réservoir avait provoqué l'inondation du village de St-Ignace-de-Loyola. Ce qui ajoutait une touche de mystère que les Frères exploitaient au maximum lors des feux de camp.

La première nuit, seul en forêt, loin de toute trace de civilisation, j'ai peu dormi. L'adrénaline et mes cinq sens en éveil m'en empêchaient. Mais assez vite je m'y habituai (c'était le but de cette immersion totale) et bientôt je m'y sentis plus qu'à l'aise. Ça ne m'empêchait pas de sursauter à l'occasion. Vaincre la peur ne veut pas dire de ne jamais avoir peur. La peur est saine jusqu'à un certain point. Elle peut sauver une vie. Mais si elle paralyse et fait perdre ses moyens, c'est cette peur qu'il faut apprivoiser. La peur d'avoir peur. La peur de tout.

C'est elle qu'il faut affronter coûte que coûte. Sinon, impossible de vivre dans l'arrière-pays. Impossible d'apprécier le silence et la solitude. Et il faut apprécier une vie simple, frugale et savoir composer avec les aléas de la température. Plaignards, s'abstenir.

Et lorsque j'allais en excursion, j'étais toujours bien préparé et bien équipé. Aide-toi et le ciel t'aidera. Je n'y allais pas toujours seul. (À répondre à tes interrogations, plein de souvenirs se bousculent dans ma mémoire.) Si je compte les jours passés en forêt, ça totalise plusieurs années. J'avais aussi quelques compagnons choisis pour la pêche et la chasse, et d'autres pour herboriser, et d'autres pour la villégiature.

Lorsque vous viendrez, je vais vous montrer une photo qui résume tout. Un petit lac de tête trouvé sur une carte topo. Où je me suis rendu, seul la première fois, à la boussole. Puis où nous avons construit une cache et prélevé cinq originaux au fil des années 90 et où j'ai amélioré ma technique de la boucherie (ce n'est pas évident dans ce genre de terrain). La photo est belle et elle me remémore une époque heureuse et dorénavant enfouie dans mes meilleurs souvenirs. Le premier lac de tous les nombreux lacs que j'ai fréquentés, c'est le lac-aux-Castors. LOL

28 octobre, 23:40

« Lac-aux-Castors » Hihi ! L'enfant était-il impressionné !!?

28 octobre, 23:51

Il y a aussi l'habilité d'exprimer une idée aisément et

*rapidement ; c'est très précieux ! Un don, un talent naturel, un travail acharné fait durant une période urbaine ? Bonne nuit, Michel.*

29 octobre, 4:06

Salut,

N'en pouvant plus d'être inconfortable dans mon lit, je me suis levé très tôt. Comme ça m'arrive de plus en plus souvent. Le secret de l'écriture, c'est un bon esprit de synthèse, beaucoup de lectures et une pratique régulière depuis plus de 65 ans. Mes parents m'ont enseigné l'alphabet très tôt, dans le journal La Presse. Je pointais les lettres et ils me les nommaient. De telle sorte que je lisais des mots simples lorsque j'ai commencé l'école. J'aimais beaucoup les compositions écrites. Ensuite dans quelques emplois que j'ai eus j'étais l'écrivain de service. Et maintenant que je suis presque paralysé, c'est une des rares activités que je peux encore pratiquer. Ma mémoire et mon cerveau sont intacts. Heureusement.

Bonne journée mes amis.

4 novembre, 13:09

*Bon dimanche à vous deux,*

*Michel, la lumière est-elle radieuse chez vous ? Ici oui, et fait grand bien. Face au balcon du troisième, l'érable s'illustre par son fort coloris jaune lumineux. Seul à se dresser ainsi parmi les défeuillés de la rue, il est éblouissant, spectaculaire.*

*J'ai relu différents passages des textes antérieurs, voici quelques questions :*

*Tu as fait une expédition dans le fond des bois qui dura deux semaines, tu te souviens du nom du territoire, du lieu ou lac ? Comment as-tu choisi ce lieu ?*

*Tu as déjà fait une expédition avec Mireille ? Tu as déjà fait une expédition avec tes filles lorsqu'elles étaient enfants ? Tu mentionnes que tes parents avaient deux encyclopédies ; tu te souviens des sujets abordés ?*

*Dans un des textes, il est question de la mort : « Depuis le temps que je réfléchis sur la mort, je me sens tout à fait prêt à l'affronter. Et je suis tellement curieux de nature que j'y vois poindre des réponses aux interrogations que tout le monde se fait à propos de ce mystère. Ça explique en partie mon intérêt pour l'Égypte ancienne, pour qui l'étude de la mort était le centre de tout . »*

*Le premier contact avec « l'Égypte ancienne » s'est produit de quelle manière ? L'étude de la mort était le centre de tout ? J'aimerais en savoir davantage. Au plaisir de te lire, Michel.*

4 novembre, 18:16

Salut Jacinthe, la visite vient de partir et j'ai lu ton courriel à l'instant.

Le territoire choisi se situe entre St-Charles-de-Mandevil et le parc Mastigouche. Et je parlais de chez un ami qui habitait à l'étang du moulin à St-Charles, pur hasard. Je pouvais y laisser mon auto et je connaissais déjà le parc Mastigouche. Pour la pêche l'été et le ski de fond l'hiver. Avec Mireille, j'ai fait une seule expédition, en 1969, tour du lac St-Jean et de la Gaspésie en scooter. Avec Mireille et les filles, nous avons vécu beaucoup en Nature au réservoir Taureau où j'avais construit un chalet.

Les deux encyclopédies étaient l'encyclopédie de la jeunesse et l'encyclopédie Grolier et en bonus, « Pays et nations ». Et ça parlait de tous les sujets en général. C'est pourquoi je m'intéresse à tout. Mais tout particulièrement à la botanique sous toutes ses variantes, à l'astronomie, à la biologie sous toutes ses formes, à la géographie, à l'histoire de l'humanité, et aux humains d'hier et d'aujourd'hui. Dans la bible, on apprenait que la Sainte Famille avait fui les persécutions du roi Hérode, en Égypte. Moïse avait été trouvé flottant sur le Nil. Et les pyramides, et les momies, etc. Et tout ça il y a 3 000-4 000 ans. Et les hiéroglyphes mystérieux. Et Tintin et les cigares du pharaon. Etc., etc., et surtout, dans ma jeunesse, je trippais sur la vie après la mort. Le ciel, le purgatoire et l'enfer. J'étais très religieux à l'époque. Le point de départ, c'est Tintin et les pyramides.

À bientôt.

4 novembre, 20:38

*Rebonjour Michel, en lisant votre réponse, j'ai visualisé avec un lien Google le réservoir Taureau, le parc Mastigouche et Louiseville, et peux considérer l'étendue du territoire, les distances parcourues, etc. Un jour, si vous avez le goût, racontez-moi la construction du chalet et ces moments vécus en Nature avec vos filles et Mireille.*

*Tintin et les pyramides, quelle surprise intéressante ; nous sommes quand dans le temps ? Pas d'urgence pour les réponses, bon repos ! Salutations à Mireille.*

5 novembre, 4:46

Bonjour,

Lorsque j'étais étudiant au primaire, à l'école St-Stanislas, rue Gilford, entre Chambord et de Lanaudière (c'est aujourd'hui un immeuble pour les vieux), je servais la messe à l'église du même nom. Et nous avions, dans le vestiaire, une table avec toutes les bandes dessinées de l'époque, dont la collection complète des albums Tintin. Je les relis encore et j'ai la collection papier et la version sur iPad. Mon album préféré était « Les cigares du pharaon ». Les dessins sur les

murs des tombeaux, à la manière des anciens Égyptiens, me fascinaient. Et sont à l'origine de ma quête jusqu'à aujourd'hui. Tout comme les pyramides et les innombrables dieux. À l'époque, j'étais très religieux. Et à douze ans, je suis devenu pensionnaire au Juvénat chez les F.I.C. Et l'été, nous allions au lac Taureau et au lac À-la-Truite. D'où mon intérêt pour ce coin.

Si tu regardes la région englobant Louiseville, le Taureau et le parc Mastigouche, il faut ajouter, au sud et au sud-ouest, l'immense lac St-Pierre et l'archipel des îles de Berthier. C'est là que j'ai commencé à emmener Mireille et Luce et Élyse dans la nature fin des années 70. Luce est née en 74 et sa soeur en 76. J'avais une minuscule chaloupe en bois de Verchères de 12 pieds et un modeste moteur 4 forces. Il y avait un dicton qui disait de ne jamais s'aventurer sur le fleuve avec une chaloupe de moins de 16 pieds et d'un moteur de moins de 20 forces. Car lorsque le vent, le nordet, s'élevait et prenait de la force en traversant le lac St-Pierre, le fleuve se déchaînait. Bref, les aventures en famille ont commencé là.

Je te raconterai bientôt la construction du chalet (1976) et les sorties sur le réservoir en famille, en canot de cèdre. Là aussi le lac porte bien son nom et il peut devenir dangereux d'y naviguer, surtout en canot. Fut-il en cèdre et avec une quille pour naviguer sur un lac. En l'an 2000, j'ai reçu un chèque d'équité salariale de 25 000 \$ (car je travaillais surtout avec des filles au service à la clientèle de Revenu Canada) et là je me suis équipé pour la peine. Pick-up, grosse chaloupe à double-fond et double parois, et un moteur de 30 forces. Et je suis retourné vers mes deux destinations préférées plusieurs fois, et les aventures ont commencé.

6 novembre, 12:17

Bonjour Michel,

*C'est fascinant, l'Histoire avec un grand H et l'histoire à taille humaine, comme ce que je lis te concernant. Ça me fait voir aussi comment de petits moments, d'allure parfois anodine, par exemple, la séquence des bandes dessinées sur une table dans le vestiaire de l'église, deviennent des points marquants de notre fil du temps (ou notre ligne de vie). Points faisant de nous ce que nous sommes.*

*Je suspecte même (hi hi ! je vais faire la psy à deux sous) que les principaux acteurs de la BD, Tintin et le capitaine Haddock, aient pu influencer ou encourager l'émergence de ta nature profonde, par leur témérité et leur sagesse, par leur énergie où la réflexion s'incarne dans l'action, par leur obstination, par leur quête, etc. Je fabule un peu, certes, mais je trouve cette influence assez extraordinaire, si tel est le cas. Peut-on dire que les BD de Tintin t'ont mis en contact avec une autre lecture du monde ? Une tout autre manière de faire, de vivre ?*

*J'ai regardé à nouveau la carte en incluant le lac St-Pierre et l'archipel et me doute, en lisant la description de l'em-*

*barcation, que certaines traversées du lac St-Pierre ont comporté de hauts risques !!!! Ça m'intéresse d'en connaître davantage.*

*J'ai également hâte de lire la partie de construction du chalet. À ce sujet, une question, malgré le fait d'habiter la campagne, d'être en lien à la terre, à la Nature, il semble qu'un autre besoin s'imposait. Quel était ce besoin ?*

*Il n'y a pas d'urgence, mais je lierai encore avec grand intérêt ce nouveau chapitre.*

*6 novembre, 12:42*

Salut, ta lecture de l'influence de Tintin est tout à fait pertinente. J'ai bien hâte de raconter l'histoire du chalet et des raisons qui m'ont amené à le construire et ensuite à le vendre. Présentement, on a de la visite à répétition, mais dès que ce sera possible je reprendrai la rédaction.

À bientôt.

*7 novembre, 7:54*

Bonjour,  
Avant que ma visite se lève, j'ai le temps de commencer l'histoire du chalet. Au milieu des années 70, le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche faisait tirer des terrains d'environ un acre dans le voisinage de certains grands lacs situés sur les terres de la couronne. Les heureux élus pouvaient louer ces terrains pour 99 ans. Par un bail emphytéotique. Moyennant un modeste loyer annuel (100 \$). Une des zones était la Pointe-Fine au coeur du réservoir Taureau. Longue presqu'île entourée de plages naturelles. Et (Mireille) ayant été choisi dans les premiers, j'ai eu la chance de choisir un bon emplacement sur la carte fournie par le gouvernement, au carrefour des chemins tracés par le Ministère. À temps perdu, je montais là-bas pour défricher un emplacement, comme les premiers colons. Il fallait laisser intacte une bande de 10 mètres tout le tour du terrain. La forêt de la pointe est surtout peuplée de bouleaux. Ayant déjà bûché avec les cultivateurs où j'avais travaillé, je mis à contribution mon expérience et mon énergie et, en deux fins de semaine, grâce aussi à quelques amis, je me retrouvai avec 10 cordes de pitoune de bouleau et de tremble, et un emplacement potable, prêt pour la construction. Je me fis aménager une entrée digne de ce nom par un contracteur de St-Ignace-de-Loyola et je fis venir des fermes de toit de Joliette. Entretemps, j'avais négocié 3 000 pieds de pruche pour l'extérieur et 1000 de pin gris pour la finition intérieure à un moulin à scie de St-Félix-de-Valois transport compris. Grâce à quelques amis, en quelques jours, des pieux furent plantés assez creux sous la ligne de gel (4 pieds). Un plancher (20 x 24) fut construit, ainsi que le squelette, mur et toit, en une semaine. Nous logions dans un motel de St-Ignace. Puis je me retrouvai seul, après que la tôle du toit fut posée. Je montai ma tente sur le terrain et le reste de la construction se fit dans un bienfaisant silence, entrecoupé

du bruit fait par la scie et le marteau. Cette construction m'a rempli de plaisir et a accru ma confiance en moi. Me faisant réaliser ce que les cultivateurs m'avaient appris et le degré de puissance et de compétence qu'ils m'avaient permis d'atteindre. De plus, cette aventure me faisait renouer avec le premier territoire sauvage auquel le p'tit cul du Plateau avait eu accès. J'avais dorénavant ce lieu dans le sang. Et j'y suis retourné tout au long de ma vie, avec ou sans chalet. C'est à un peu plus d'une heure de route de chez moi et, à l'époque, c'était encore peu fréquenté. À suivre.

Prochain chapitre : « Les Ours ».

*7 novembre, 11:24*

*De dépassement en dépassement ! Pourrait-on dire que c'est saisir l'opportunité et l'honorer ! Ok, prochain rendez-vous, « Les Ours » et j'espère éventuellement lire davantage sur ces moments passés dans ce chalet, seul ou en famille. Bon plaisir avec votre visite !*

*7 novembre, 14:17*

Expédition jour 1

« Ours, bleuets et comptonies voyageuses ».

La Pointe-Fine est une grande péninsule de sable au milieu du réservoir Taureau. Entourée de plages de sable, couverte de bouleaux et de bleuets et dont les chemins sont bordés de larges colonies de comptonies voyageuses. Plante rare, arbuste ressemblant à une fougère et dégageant une forte odeur balsamique et qui pousse en terrain sablonneux. Et qui dit bleuets, dit aussi ours. J'ai eu affaire avec eux tout au long de la construction du chalet, et camper seul dans une tente au milieu de leur territoire n'est pas toujours rassurant. Bref, c'est là que j'ai réussi à me débarrasser de la peur de ces animaux sauvages à force de les fréquenter. Lorsque le chalet fut terminé, c'était plus sécuritaire que la mince toile de ma tente. Souvent, après ma journée de travail au chalet, j'allais me laver à la plage et ce n'était pas rare d'en rencontrer à quelques dizaines de mètres. Plus tard, lorsque la Pointe-Fine se remplit de villégiateurs et de baigneurs de plus en plus nombreux, ils quittèrent les lieux, et moi, au bout de dix ans, je vendis le chalet. À la fin, on se serait crus à Old Orchard.

Mais durant ces dix ans, j'ai initié Mireille et Luce et Élyse à la vie sauvage. Les plantes, les oiseaux, les animaux et leurs traces, les insectes, etc. Pas de grandes aventures, mais beaucoup d'excursions, à pied ou en canot. Bref, le paradis de la baignade et de la villégiature en forêt. Et aussi évidemment de pêche à la perchaude et au brochet et au doré. Le paradis à moins de deux heures de Ste-Ursule. (Connaissez-vous les chutes de Ste-Ursule ? Près de deux cents pieds de hauteur, à six km de chez nous).

Un jour, considérant que Luce, sept ans, et Elyse, cinq

ans, étaient prêtes à participer à une virée en canot d'une semaine, nous partîmes avec armes et bagages, en camping sauvage, vers l'extrémité est du réservoir. Pour y rejoindre un site recelant un gnomon (cadran solaire) (voir Google en pitonnant, « gnomon lac Taureau »). Je connaissais l'endroit que les Frères m'avaient fait découvrir dans ma jeunesse. Et nous voilà partis par une belle journée calme et ensoleillée. Le bonheur. Après une ballade de six heures, ponctuée de pêche, de pique-nique et de baignades, nous entrons dans la baie du Canot Rouge, pour y camper. Et soudain, en contournant une pointe rocheuse, nous arrivons face à face avec un aigle doré en vol, 20 mètres au-dessus de nos têtes. Oiseau rare et très impressionnant avec son envergure d'ailes de trois mètres. L'ayant identifié de vive voix, voilà que mes deux filles paniquent et cherchent à se camoufler sous les bagages. ????? L'aigle n'est pas agressif et cherche plutôt à s'éloigner à tire-d'aile. Je ne comprends pas et Mireille non plus. Les ayant rassurées tant bien que mal, le chat sort du sac. Mes filles sont fans de l'émission Heidi. Et dans une récente émission, Heidi se fait enlever par un aigle. D'où la panique, à la vue de leur premier aigle. Ouf et reouf ! Et nous continuons vers notre premier site de camping non sans que les filles scrutent le ciel sans arrêt. Première journée, première surprise. À suivre.

*7 novembre, 15:54*

À mesure que mon souvenir s'éloigne, mon aigle doré grossit. C'est le propre des vieux souvenirs. Son envergure est de deux mètres plutôt que trois. Hi hi!

Bon dimanche, Michel et Mireille.

*12 novembre, 12:00*

*Dimanche, j'ai relu le dernier récit, cherchant à me situer géographiquement, à localiser ces noms si évocateurs (Pointe-Fine, la baie Canot Rouge, rivière Matawin) et le lieu approximatif où se situait votre chalet, carte jointe. Ce n'est pas à l'autre bout du monde mais je ne connais pas (sauf les chutes St-Ursule). À l'aide de Google, je découvre la grandeur et la proximité d'un territoire « plus sauvage ou qui le fut y a pas si longtemps ». Également un dur constat (encore une fois) de voir comment le développement non harmonisé affecte et fait disparaître nos semblables (qu'il soit ours, oiseaux, insectes, plantes).*

*Les colonies de comptonies voyageuses me rendent curieuse, j'en ai sans doute vu sans savoir qui elles étaient. Je vais pousser un plus la recherche pour mieux l'identifier dans la réalité (une belle découverte, merci !). Vous avez utilisé la comptonie voyageuse lors de la préparation des repas ?*

*Ben oui, les souvenirs, ça se transforme un peu !! Ou encore l'impression laissée par l'évènement imprègne davantage notre mémoire que les faits de la réalité ! Avec ses plus et ses moins ! Les filles vous reparlent-elles parfois de cet aigle*

*doré ? Plus de travail alimentaire que prévu me bouscule un peu dans mon emploi du temps en ce moment, mais je conserve tout mon intérêt à lire le prochain chapitre de votre récit.*

*Gros câlin.*

*12 novembre, 12:03*

Salut à vous deux,  
La comptonie voyageuse n'est pas comestible et est rare. Le réservoir Taureau fait au moins deux cents km de circonférence et une cinquantaine de km de plages de beau sable. Ce n'est pas très loin de Montréal. On s'en reparlera. Il y a maintenant une auberge très bien cotée. Curieusement appelée l'« Auberge du lac Taureau ». Très original. LOL

ICI on a eu plusieurs rencontres qui m'ont arrêté dans mon élan d'écriture. Je m'y remets dès que possible.

*13 novembre, 10:36*

Expédition jour 2

Levé à l'aube, avant que Mireille, Luce et Élyse se réveillent, je sors de la tente et constate que le vent a viré franc sud. Promesse de pluie dans les 24-48 h. La visite du cadran solaire attendra et je décide qu'on ira plutôt vers le barrage dans la grande baie à l'extrême est du réservoir. Avant le mauvais temps qui s'annonce. Le gnomon étant situé dans une petite baie abritée, et nous y serons mieux protégés lorsque les intempéries surviendront. On est bien équipés pour toutes les situations.

Après un copieux déjeuner, nous remballons nos nombreux bagages et j'apprends aux filles le changement de programme et les raisons de ce changement. Ayant trouvé deux bois d'épave ressemblant à de petits avirons, nous serons quatre à pagayer. Nous enfilons nos vestes de flottaison et nous larguons les amarres. Nous avons quelques km à parcourir et nous débutons sous les rayons du soleil. Trois heures plus tard, après une traversée sans histoire en suivant les berges, nous voilà au barrage est. Comme je l'expliquais à mes filles, les réservoirs Taureau, Kempt et Gouin ont été inaugurés dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle afin d'acheminer le bois vers les moulins à papier de Shawinigan et Trois-Rivières. Les bûcherons y amenaient les « pitounes » durant tout l'hiver et, à la fin du printemps, de petits remorqueurs amenaient le bois vers les barrages et l'ouverture de ces derniers précipitait tout le bois vers le St-Maurice, et une multitude de draveurs s'assuraient de la bonne marche de la délicate opération. Le Taureau, lui, se jette dans la rivière Matawin. Rivière aux multiples rapides. Sans le « coup d'eau » du printemps, l'opération serait impossible. Après être descendus au pied du barrage et en être revenus, petite baignade et bon repas, nous sommes prêts à repartir. Le ciel s'étant couvert, je décide de traverser la grande baie par son milieu afin de rejoindre une île de sable dont

l'extrémité sud possède un boisé coupe-vent naturel et est idéal pour monter notre tente à l'abri du vent. Vent qui s'est subitement levé alors que nous sommes au milieu de la baie. À plus d'un km de tout rivage. Erreur !!! Avec le vent, les vagues aussi se sont levées. Bien que toutes jeunes, mes deux filles sentent que la situation s'est détériorée et elles ne cessent de me jeter des coups d'oeil inquiets et de me demander si on est en danger. Les gratifiant de mon plus beau sourire réconfortant, je les encourage à pagayer de plus belle. Mais elles ont raison, le canot est lourdement chargé et certaines vagues réussissent à entrer partiellement dans l'embarcation. Je leur demande d'écoper l'eau afin de protéger les bagages. Mireille et moi faisons mine de rien, mais nous savons que ça brasse plus fort qu'à l'habitude. Ayant le vent de face, nous n'avancions pas ou à peu près pas. Nous redoublons d'ardeur et finalement nous nous rapprochons de l'île.

Lorsqu'enfin nous abordons le rivage, c'est un quatuor épuisé qui se laisse tomber sur le sol de l'île. Nous montons ensuite notre tente à l'abri du vent et nous faisons une sieste réparatrice, tous conscients que nous venons de l'échapper belle. Un aigle le premier jour, un vent d'enfer le deuxième, on n'a pas le temps de s'ennuyer. La bonne nouvelle, c'est que nous sommes indemnes. La moins bonne, c'est que nous sommes à l'extrémité est du réservoir et à deux grosses journées de canot de notre auto. Et avec le vent dans la face, c'est peut-être trois journées. Car la pluie arrive à grands pas, poussée par ce vent qui ne cesse de s'amplifier. Combien de temps durera-t-elle ? Mais le moral est bon et j'encourage les miens par mes blagues et mes sourires. Je ne voudrais surtout pas qu'elles sortent de l'aventure traumatisées. Mais je les rassure juste à moitié. Connaissant l'endroit, je sais où pêcher de la perchaude en quantité. Et pour leur changer les idées, je les emmène à la pêche. Avant de rejoindre le « spot » de pêche à pied l'autre bord de la petite île, je fais un feu, sur les braises duquel nous ferons cuire nos prises. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le moral revient à tous après un bon « shore lunch ». Alors que la nuit approche, nous décidons de nous coucher tôt afin de refaire nos forces, car il y a encore bien des efforts qui nous attendent. En allant faire un dernier pipi, je vois sur la berge opposée, un loup qui suit le bord du réservoir. Motus et bouche cousue, les filles ont eu suffisamment d'émotions pour aujourd'hui. Quant au loup solitaire, il ne m'inquiète pas du tout. Il est encore plus peureux et prudent que moi quand il n'est pas en meute.

À suivre : « Le retour ».

*13 novembre, 14:42*

*Ouf ! J'entrevois l'inquiétude des parents et tous les mots et les attitudes nécessaires pour assurer et rassurer !*

*15 novembre, 11:04*

Le lendemain matin, bonne nouvelle, la pluie s'en est allée, remplacée par un soleil réconfortant. Après un court

conciliabule, nous décidons de nous rendre au cadran solaire, qui n'est pas très loin, après un bon déjeuner. Nous y resterons le temps qu'il faudra pour faire sécher notre équipement de camping et nos vêtements qui ont souffert du temps pluvieux.

Alors que nous pagayons vers notre destination, mon esprit vagabonde et, en regardant les miens et nos bagages, je suis content d'avoir investi dans ce canot en cèdre, de 16 pieds de long, pesant seulement 50 livres, doté d'une quille qui assure stabilité et facilité de navigation sur les lacs. Malgré notre poids et celui de nos bagages. Un canot de fibre ordinaire aurait mis encore plus nos vies en danger compte tenu des conditions atmosphériques et de navigation.

Deux heures plus tard, nous voilà rendus au site du cadran solaire. Le gnomon date de 1929, fabriqué lors de la mise en eau du réservoir. Nous fabriquons des cordes à linge et nous étendons linge et équipement de camping. Ensuite, un bon repas. Tout le reste de la journée se passe à construire des châteaux de sable, explorer la forêt environnante, identifier plantes et champignons. Baignade, lecture, siestes, etc. Bref, la farniente. Ayant réaménagé nos bagages enfin secs et après un bon souper, nous veillons au coin du feu en nous racontant des histoires. Merveilleux souvenirs.

Compte tenu du temps incertain, nous décidons de parcourir le plus de millage possible le lendemain. Lorsque nous serons en vue du village de St-Ignace et de la Pointe-Fine, nos options seront plus variées. Le village d'origine est sous l'eau suite à la construction des deux barrages et de la montée des eaux. Et il a suscité plein de légendes aussi farfelues les unes que les autres. Histoires de fantômes d'ouvriers morts au travail qui hantent l'île du village, et de clochers qui sonnent la nuit même s'il gît en profondeur. Et lors de notre prochain feu de camp, je me promets d'en informer mes filles, histoire de pimenter leur imaginaire. Et nous pagayons de plus belle, inspirés par les chants et comptines de Mireille. Et les km s'additionnent. Soudain, au détour d'une pointe, sur la berge opposée, une mère orignal et son ado dégingandé qui nous regardent un moment avant de s'enfoncer dans le bois. La fatigue s'installe dans l'équipée et nous scrutons les berges à la recherche d'un site abrité où nous souperons et nous dormirons. Demain, il ne nous restera qu'une demi-journée de canotage à accomplir. Le soir comme chaque soir, c'est un concert de cris lancinants des huarts qui nous accompagnent dans les bras de Morphée. Nous sommes des chanceux de vivre ces moments en pleine nature sauvage et nous en sommes conscients à chaque seconde. À suivre.

*16 novembre, 10:28*

*Ce moment raconté fait beau contraste avec l'élément neige de cette journée. Dans ce récit, je lis la quiétude, la prévoyance, le contentement d'être là avec les vôtres. Ce récit me téléporte dans cet environnement et me rappelle le bien-être ressenti lorsqu'on est en contact avec le temps. Merci !*

16 novembre, 11:44

Je suis bien content que tu apprécies. Ça me ramène à la fin des années 70. Ouf ! que de chemin parcouru. La finale sera plus courte. Quoique...

16 novembre, 12:17

*Hi hi ! Finale courte ? Non, non, quelques jours encore !!! Je quitte dans quelques instants pour mon travail alimentaire. Au plaisir !*

16 novembre, 17:19

La Pointe-Fine est entourée de plages de sable et est couverte de bouleaux blancs, de trembles et d'innombrables plants de bleuets. Signe certain que la forêt d'origine a brûlé il y a moins d'un siècle. Lorsque les bois mous auront créé suffisamment d'humus en mourant, les conifères reviendront s'y installer. Et qui dit bleuets, dit ours.

D'autre part, un grand lac abrite beaucoup d'espèces de poissons. Et qui dit poissons dit loutres, visons, huards et aigles pêcheurs qui adorent le poisson frais et dit aussi goélands et autres charognards qui se nourrissent des déchets des premiers. Le lac Taureau a longtemps été réputé pour ses dorés, ses perchaudes et ses brochets. Suite à une surpêche du doré, il ne reste malheureusement plus que les deux autres. Jusqu'aux années 60, la route asphaltée se terminait à Ste-Émélie-de-l'Énergie. De nombreux aubergistes de la forêt y ont développé le territoire lacustre et forestier. C'est pourquoi le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche décida suite à l'abolition des clubs privés de louer des terrains d'un acre à qui s'engageait de construire un chalet d'au moins 720 pieds carrés de plancher et à protéger les berges du réservoir. Aucun chalet n'était permis sur les rives du lac. Même à l'intérieur de notre terrain, une bande de 10 mètres de large était protégée. Bref, redonner au peuple, accès privilégié à une nature sauvage et giboyeuse.

Sur une centaine de résidents, je fus (et Mireille) dans les tout premiers à m'en prévaloir. Lorsque le programme fut complété, dix ans plus tard, je revendis, car je trouvais qu'il y avait trop de monde et de véhicules. Auparavant, l'ours était maître des lieux. Et lui aussi déménagea pour les mêmes raisons que moi. Mais lors de notre périple en canot en famille, l'endroit lui appartenait encore. Aussi ne fus-je pas surpris lorsque nous approchions de la grande plage, de voir trois rochers noirs. Dont un qui bougeait. Je les fis remarquer à mes filles et à Mireille et nous décidâmes de ne pas les déranger et d'aller pêcher à l'Île-au-caca (je vous laisse deviner l'origine du nom) tout près. De là, nous verrons la plage et nous verrons les ours partir. Après une pêche fructueuse de perchaudes et voyant que les trois compères ont regagné leurs quartiers, nous canotons à nouveau vers notre véhicule. Nous accostons et nous commençons à décharger le canot. Et qui ne voilà-t-il

pas qui revient ? Un des trois compères. À environ cent mètres. Et c'est en ne se quittant pas des yeux, lui et nous, que nous complétons nos manœuvres. Mais je ne suis pas aussi inquiet que les filles. Outre d'une ourse avec ses petits, je n'ai aucune crainte des ours. Car comment aurais-je pu construire un chalet, seul au milieu de leur territoire, la plupart du temps ? Mais l'absence de peur ne veut pas dire de ne pas garder une saine prudence et une certaine distance avec les animaux sauvages. Au contraire, surtout en compagnie des trois amours de ma vie. Cette première expédition tous ensemble fut mémorable à plusieurs moments, mais aussi très formatrice pour toute la famille. Et elle constitua le premier de nombreux souvenirs de la vie sauvage sous toutes ses formes. Le plus important concerne la peur. Celle qui paralyse. Il faut l'amadouer, l'affronter et la vaincre. Sinon on se prive de bien des plaisirs de la vie au fonds des bois.

Michel

P.-S.- Je crois que j'ai assez de souvenirs du même genre pour écrire un gros bouquin. Et j'ai bien apprécié de me replonger dans ce passé ou chaque anecdote m'en rappelait bien d'autres. J'ai bien hâte de voir ce que ça va t'inspirer artistiquement parlant.

Trouvez un moment pour revenir nous voir. XXXX

18 novembre, 13:35

*Ce que je lis est inspirant artistiquement, tant de voies possibles. Plusieurs ont été empruntées, mais jusqu'à présent aucune ne rend l'idée que je souhaite traduire. Ça donne le vertige de ne pas avoir de résultat maintenant, mais je garde le cap. Cette semaine, j'ai eu davantage de travail alimentaire, et donc pas de temps pour travailler en atelier, alors à la maison, en matinée, je me suis rabattue sur le dessin, revoyant ce qui a été fait en amont il y a quelques semaines sous forme de petits croquis spontanés. J'ai à nouveau esquissé différentes propositions visuelles, et vu comment elles se sont enrichies des contenus des récits multidirectionnels lus depuis la première semaine, et cela m'indique que le temps fait œuvre ; ce constat est précieux. Je poursuis.*

*Au-delà de ce que je tente de coucher sur papier, ce qui importe, ce sont tes récits. J'aimerais, si tu es d'accord, les réunir sous forme de feuillets, très simplement, et te les remettre. Car bien au-delà des anecdotes racontées, les récits nous mettent en contact avec l'être que tu es. Moi qui ne te connais pas, j'ai le privilège de lire ce qui a influencé ton parcours, de lire quelques pages du Québec dans son développement, me permet de rencontrer un jeune garçon très déterminé, intuitif, instinctif qui va vers ce qui « l'allume » et qui sa vie durant agit activement pour réaliser ce qui fait sens à sa vie et donne résonance à ses valeurs. De lire tes récits m'enrichit personnellement, m'instruit, fait découvrir, fait comprendre l'humain, alors j' imagine comment ces récits pourraient enrichir la vie des*

*gens qui t'entourent, t'aiment ou encore leur permettraient de découvrir des aspects de toi inédits. Qu'en penses-tu ?*

*Puis en lisant avec grand intérêt le récit de l'expédition familiale, je me suis demandé de quelles manières tes filles raconteraient cette expédition maintenant qu'elles sont adultes.*

*Puis j'ai fait quelques recherches sur Aménophis IV, pour mieux saisir son rôle, ses convictions, sa vision, son règne, la création d'une nouvelle cité, et son abandon. Outre la belle découverte, je me suis demandé si, lors de ton voyage en Égypte, tu avais visité ce lieu aujourd'hui nommé Tell el-Amarna ?*

*Je pose ces questions spontanément. Si tu n'as pas le goût d'ouvrir de nouveaux chapitres, pas de problème, nous pouvons arrêter cette forme de correspondance. Je poursuivrai pour ma part le travail visuel en t'informant cette semaine de mes avancés.*

*Et puis comment ça va aujourd'hui ? Comment va Mireille ? Merci pour l'invitation à revenir vous voir, moment venu nous ferons signe.*

*P.-S.- Personnellement, j'ai l'impression de te visiter chaque semaine ! Chaque fois, c'est un beau moment ! Merci !*

*Gros câlin, XX*

24

*18 novembre, 14:12*

Salut,

Ici tout va, bien que l'hiver soit un peu précoce. Bonne idée de réunir les récits. Quant à mes filles, elles n'ont que quelques bribes de souvenirs de ces moments, car elles étaient très jeunes à ce moment-là. Souvenirs de leur petite enfance. Elles se souviennent plus des expéditions sur le fleuve malgré qu'elles étaient plus tranquilles.

Malheureusement, je n'ai pas visité Tel el-Armana. Nous avons fait une méharée de neuf jours dans le désert libyque et dans le désert blanc, où nous avons marché 200 km. Va voir les images du désert blanc sur Google. Puis trois jours en felouque sur le Nil, trois jours au Caire pour visiter le Musée égyptien du Caire et le souk, et enfin cinq jours dans la Vallée des rois, l'Île de Philae, Kom Ombo, Louxor, Assouan, trois semaines inoubliables. Surtout quand ça fait cinquante ans que ça te fascine et que tu as lu quelques centaines de livres sur le sujet. On s'en reparlera.

À bientôt. XXX

*18 novembre, 18:50*

Je t'ai envoyé le récit d'une aventure avec mon meilleur ami de chasse et pêche que j'ai fait imprimer pour son 60<sup>e</sup> anni-

versaire. Je te montrerai l'album avec les photos quand vous viendrez.

## « Histoire de pêche »

*18 novembre, 15:50*

*Correspondance de Michel Favreault à un ami concernant une expédition de pêche s'étant déroulée en 1985 (fait le 29 août 2018).*

Qu'est-ce qu'ils font... ? Cette année-là, plutôt que d'aller pêcher le doré dans les tributaires du réservoir Gouin, au mois de juin, sur les conseils d'un ami qui en revenait, nous avons opté pour la baie Moreau au réservoir Kempt. C'était bien avant les GPS et les téléphones intelligents. J'avais déniché une vieille carte topographique et j'avais planifié notre itinéraire. Ça faisait déjà quelques années que je faisais équipe avec mon ami Luc Martin et que nos aventures en forêt se succédaient, chasse et pêche et exploration de l'arrière-pays, et nous comblaient. Surtout dans l'arrière-pays de la Mauricie. Le lac Kempt, lui, est situé dans Lanaudière, à 80 km au nord de St-Michel des-Saints. La réserve atikameqw de Manawan y a été construite. On y pêche principalement le brochet, le doré, la truite grise. Grande tente à trois pièces, véhicule 4x4 Toyota, et tout l'équipement de camping nous assuraient une relative autonomie et un certain confort. Bref, en ce milieu des années 80, nous voilà partis pour l'aventure. Et côté aventure, nous allions être servis au-delà de nos espérances.

Arrivés à St-Michel, nous déjeunons et nous empruntons ensuite la route de gravier qui mène à Manawan. Quelques km avant la réserve, nous tournerons vers l'est pour longer le réservoir et aboutir à la baie Moreau selon la carte. Première surprise d'un voyage qui en comptera plusieurs, nous découvrons, à quelques km avant notre chemin, un dépanneur flambant neuf, opéré par des Atikameqw et situé sur le bord d'une autoroute forestière en gravier qui permet que les énormes camions de douze pieds de largeur charriant le bois se rencontrent en toute sécurité et qui se termine sur la route où nous sommes. Nous comprenons que cette route filant plein est est le prolongement de la route qui traverse la ZEC Gros Brochet dont nous sommes membres. Mes cartes datent d'avant la construction de la route. Elle n'y figure pas. Bref, nous continuons vers le nord et soudain, devant nous, Manawan. Nous sommes passés tout droit. Nous comprenons que l'ancienne route que nous cherchons est retournée à la forêt, envahie par la végétation puisque non entretenue. Après un bref calcul et avec l'odomètre du camion, nous retournons sur nos pas et, après quelques km j'annonce que nous y sommes. Et tel que prévu, je retrouve l'ancienne route en question. Nous l'empruntons et cheminons à basse vitesse alors que les branches de la forêt frottent sur les côtés du camion. Nous avons 5 km à faire et c'est alors que nous attend une autre surprise au bout de 4 km. Au milieu du chemin, une auto en



panne avec trois gars qui s'échinent autour du véhicule. Ils ont une crevaison et leur auto est tombée sur leur « cric » en la soulevant. Ça fait deux jours qu'ils sont là et qu'ils essaient de soulever le véhicule avec des arbres comme levier. Peine perdue. Et nous les accostons avec tout l'équipement requis pour les sortir de ce mauvais pas. Leurs premiers mots sont pour nous quêter des cigarettes et ensuite de nous décrire la situation. Les ayant dépannés ils n'en finissent plus de nous remercier (de toute façon, ils bloquaient le chemin). Avant de les quitter, Luc se renseigne à savoir où est-ce qu'on peut accéder à la baie recherchée et qui est toute proche. Aucun chemin n'y mène en véhicule, mais on la longera bientôt, et le flanc de montagne n'est pas trop en pente et la forêt pas trop dense. Rendus à ce qui semble l'endroit qu'ils nous ont décrit, Luc analyse la topographie des lieux, met le camion en mode 4x4 et nous voilà qui descendons à flanc de montagne. Rien de moins. Et nous atterrissons, le mot n'est pas trop fort, sur le galet qui couvre une petite baie attenante à la baie Moreau. Le réservoir Kempt est en période d'étiage. Et il n'y a qu'un petit « creek » tout en méandres qui mène au lac. Creek constitué d'eau et de végétation en pourriture. 50-50. Donc nous y voilà, et lorsque Luc tourne la clef pour éteindre le moteur du Toyota, nouvelle surprise. C'est un shhhhhhhhhhhhh persistant qui se fait entendre. En descendant la montagne, on a fait un retentissant blow-out sur une souche pointue. Ayoye ! Après avoir analysé la situation et tenté sans succès de dévisser un boulon de la roue, Luc décide de mettre de l'huile sur les boulons et dit qu'on se réessayera à la fin de la semaine. Ce n'est pas parce qu'on est des paquets de nerfs qu'on est des nerveux. Ce qui urge, c'est la pêche. Et ce n'est pas une crevaison à 100 km de tout garage qui va nous empêcher de pêcher. Oh que non !!! On monte la tente, on sort les bagages et au bout d'une petite heure, on est installés. On lève le camion avec un vérin appuyé sur la boule du différentiel. Pour ne pas maganer le pneu encore plus. Et nous sommes prêts.

Surprise, pas moyen de transporter la chaloupe et le moteur ainsi que la bière et les coffres et cannes à pêche sans faire plusieurs voyages. Et encore.

N'étant pas dédaigneux, je suggère de me mettre en bobettes et de mener la chaloupe en la poussant dans l'eau corrompue avec tout le barda dedans. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je descends dans cet égout à ciel ouvert. Et plus je fais aller mes jambes dans cette fosse septique, plus les effluves nauséabonds se répandent dans l'atmosphère ambiante. J'ai déjà élevé des cochons, alors j'en ai vu d'autres. Je vérifie de temps en temps si je suis attaqué par les sangsues et je nage dans cet égout forestier. Jusqu'à la baie Moreau. Enfin je me lave dans le lac et je me rhabille. On va laisser la chaloupe à cet endroit durant toute la semaine. Ne regagnant le campement qu'avec nos lignes et nos poissons et un petit sac à dos, chaque soir.

Et nous voilà enfin à la pêche dans un décor enchanteur sur un lac poissonneux. Petite bière et petit lunch à l'avenant. Récompensés de nos efforts, deux naïfs ne se doutant pas de ce qui se tramait dans l'ombre à un km de la tente. Belle journée de pêche, les dorés et un gros brochet se bousculant pour embarquer dans la chaloupe. Et vint la fin de

l'après-midi et le retour à la tente. On arrange les poissons et on se concocte un succulent repas de poisson frais. Le paradis. À mesure que le soir tombe et que la température descend on se fait un feu et on enfle les manteaux chauds qu'on apporte toujours à ce temps-là de l'année. Par expérience, on sait qu'à cette latitude, par temps clair, au lever, il y aura du frimas. Pas de problème, on est habitués et très bien équipés. On observe les myriades d'étoiles inconnues dans la luminosité permanente des villes. On se rappelle nos prises du jour en sirotant une dernière bière avant le pipi et le dodo. Après une telle journée fertile en émotions, ça va ronfler en territoire Atikameqw. Mais le destin nous réservait une autre de ses imprévisibles surprises. À peine couchés dans nos duvets, au loin on perçoit une longue plainte : hééééé. Qui lentement mais sûrement se rapproche de notre campement et, de minute en minute, elle se répète inlassablement en s'amplifiant. Tous les sens aux aguets, le poignard en main et le coeur qui s'emballa, je m'informe si Luc entend ce que j'entends. Il ne dort pas lui non plus. Serait-ce des autochtones sur le party ? émet-il comme hypothèse. Et soudain on entend parler français. Ils sont au moins deux, en pleine nuit noire. L'un dit : « je suis sûr que c'est ici qu'on a vu la tente cet après-midi » et l'autre soudain d'appeler au secours. Heeeeeeeelp ! beugle-t-il à quelques mètres de nous. Voilà cette plainte qu'on entendait depuis si longtemps et Luc de les figer sur place avec un « qui-va-là » bien tonitruant. « On a chaviré sur le petit lac voisin et on est gelés car on est en bobettes et nu-pieds » réussit à dire celui des deux qui semble le moins mal en point. Les lampes de poche s'allument dans la tente, j'ouvre la longue fermeture éclair de la porte et pendant que Luc pompe le fanal et allume les deux ronds du Coleman au naphta, j'accueille les deux zombies. L'un qui tremble violemment et l'autre qui se tient la poitrine au niveau du coeur et répète sans cesse comme un mantra : « je n'ai jamais eu si mal. » De toute évidence, ce dernier, avec son teint gris, son poil sur la poitrine couvert de vomissures et ses douleurs à la poitrine, est en plein infarctus. Les deux sont en hypothermie avancée et nous voilà pris avec deux personnes de 72 ans qui seront probablement mortes avant la fin de la nuit glaciale au fond des bois sans accès à quelque secours qui soit. L'adrénaline aidant, nous les couchons dans nos sacs de couchage, les recouvrant de tout le linge dont nous disposons et nous chauffons au maximum. Elles finissent par s'endormir (ou mourir) et nous les veillons jusqu'au lendemain. À l'aube, elles respirent encore. C'est déjà ça de pris.

Après un déjeuner réparateur, nous décidons de les ramener à leur chalet. Facile à dire. Nous avons besoin de la chaloupe qui est sur le bord du grand lac et ça implique un autre bain de fosse septique. Nous devons défaire le campement, car c'est foutu pour la semaine de pêche et, surtout, il y a une crevaison à réparer. Et c'est au prix d'efforts surhumains que finalement nous réussissons à changer la roue problématique. Nous sommes vidés et il reste tant à faire. Entre autres de remonter la montagne au travers de la forêt, pour rejoindre le chemin abandonné jusqu'à leur petit lac. En route, nous échangeons pour leur changer les idées noires. Nous apprenons que ce sont deux

pépères de St-Calixte à la retraite qui fréquentent les lieux depuis longtemps. Ils n'en finissent plus de nous remercier et de larmoyer. Choc post-traumatique, sans doute. Ils sont passés à deux doigts de la mort et ils en sont bien conscients.

Mais il reste beaucoup à faire. Arrivés au lac, on voit bien le chalet sur l'Île centrale. On met la chaloupe à l'eau et on traverse ce lac qui aurait pu être leur tombeau. S'ils n'avaient vu notre campement par hasard la veille. On les couche dans leur lit, on les borde et on part à la recherche de leur chaloupe qui a chavirée, et a été entraînée vers le fond par le poids du moteur. Au bout de longues minutes de recherches, je la vois enfin qui git par 5 m de profondeur. Et me voilà qui plonge pour aller attraper la corde qui est attachée à l'avant du bateau. Et nous remontons l'épave et l'amenons sur la rive pour la vider et ensuite la ramener à leurs propriétaires. Nos nouveaux amis n'en reviennent pas et nous assurent avoir un autre moteur qui devrait les ramener à leur camion sur la rive. Mission accomplie. Ils nous invitent à pêcher sur leur lac qui regorge de dorés, car il communique avec le réservoir en période des hautes eaux.

Avant que nous partions, ils nous demandent combien nous voulons pour le prix de nos efforts. Les regardant tous deux dans les yeux, je leur demande à combien ils évaluent la valeur d'une vie. Tous deux répondent à l'unisson qu'une vie n'a pas de prix. Alors c'est pourquoi nous ne vous chargeons rien, leur dis-je. Sauver deux vies nous paye largement. Et Luc d'approuver. Et après échange de nos coordonnées, nous repartons pêcher sur leur lac où nous capturons quelques belles prises. Mais il n'est pas question de remonter le campement ; nous sommes épuisés physiquement et mentalement. Et nous décidons de revenir à la maison. N'en revenant tout simplement pas de toutes ces péripéties qui se sont succédé sans arrêt depuis notre arrivée dans le coin. Mais sommes-nous au bout de nos surprises ? Rien de moins sûr. Nous décidons de revenir par le nouveau chemin vers la civilisation. Nous sommes fiers de nous et nous revivons les récents événements en boucle.

Tout à coup, après quelques km sur le chemin du retour, nous apercevons une remorqueuse sur le bord de la route qui traîne une vieille minoune dont le différentiel semble figé et qui laisse deux traces de pneus, car les roues refusent de tourner. Évidemment, nous nous arrêtons comme le font les habitués de la forêt. Et voilà, c'est reparti. Le chauffeur du towing est un mécanicien, beurré d'huile partout sur son uniforme et qui porte sur la tête ce genre de calotte sans visière typique des mécanos. Et c'est avec un accent typiquement parisien qu'il nous accueille et qu'il nous demande si nous avons une clé 3/8 qu'il a oubliée au garage où il travaille à St-Michel. Des Parisiens dans la brousse québécoise, c'était plutôt rare à l'époque. Évidemment, puisque ça semble notre nouveau karma, nous les dépannons et le regardons se faufiler sous l'auto afin de la rendre plus facile à ramener à la civilisation. Autre mission accomplie mon capitaine. Nous n'en revenons tout simplement pas. Et nous repartons, les sens aux aguets, car dorénavant nous nous attendons à tout. Et croyez-le ou non, nous n'étions pas au bout de toutes ces situations invraisemblables. Quelques

km plus loin, une famille d'autochtones s'affaire autour de leur 4x4 qu'ils ont malencontreusement réussi à coincer dans un fossé étroit jusqu'aux essieux. Sans espoir d'utiliser le 4x4. Et qui, croyez-vous, les a sortis du pétrin? Eh oui, les deux ti-coues de la Mauricie, qui d'autres ? La suite du retour se fit sans autre incident. Lorsque nous retrouvâmes l'asphalte, à St-Michel, Luc prononça une phrase qui passa à l'histoire : « Qu'est-ce qu'ils font dans le boutte lorsque nous n'y venons pas à la pêche ? » et moi d'ajouter : « Beau chemin ne rallonge pas » comme on dit à Ste-Ursule.

L'année suivante, nous restâmes en Mauricie. Et durant les 30 années suivantes nous vécûmes de nombreuses aventures de chasse et de pêche dont plusieurs, parfois invraisemblables, mériteraient qu'on les raconte comme celle-ci. De l'action et du pays, on en a vu. Rien ne nous faisait peur ni ne nous arrêtaient. Notre force, c'est qu'on se complétait. Luc et son expérience sur les chemins de bois et sa connaissance des armes et des outils nécessaires dans la forêt. Et Michel et ses connaissances des plantes, des animaux, des cartes et boussoles et ses talents de boucher.

Bonne fête de 60 ans Luc Martin surnommé « le Grand » !  
Signé Michel Favreault dit, le vieux.

P.-S.- Depuis le temps que tu espérais que je la raconte (Luc), la voici comme cadeau pour tes 60 ans. Je n'ai plus de muscles, mais j'ai encore toute ma mémoire et l'écriture aiguisée en permanence.

Salut,  
Relisant mon texte, j'ai constaté un manque d'explications sur la cause du naufrage de nos deux lascars et pourquoi se sont-ils retrouvés en bobettes par un degré centigrade. Ayant capturé un beau gros doré, le compagnon de l'heureux pêcheur se saisit de l'épuisette et voulant ramener la prise, il perdit pied, et son compère, voulant le rattraper, provoqua le renversement du bateau. Rendus dans l'eau, ayant des bottes de caoutchouc aux pieds et leur linge étant mouillé, ça les empêchait de nager. D'où le strip-tease. Et évidemment, leurs gilets de sauvetage étaient restés au chalet.

Les faits sont inaliénables, mais je te laisse carte blanche pour peaufiner tout le reste. C'est un premier jet que tu as reçu. Et il mérite d'être amélioré.

Merci encore pour ton offre de collaboration. C'est moi qui a reçu un très beau cadeau.

Michel

*18 novembre, 15:50*

*T A B L E A U !!!! quelle galère, ça dépasse l'imaginaire !!!*

*À bientôt, Michel.*

25 novembre, 12:54

Bon dimanche à vous deux,  
Beaujour Michel,

*Je t'envoie quelques photos d'esquisses et d'essais imprimés. La qualité est comme ci comme ça, mais ça donne une idée de la direction prise.*

*Que m'inspirent tes récits ? Après une période « d'incubation essentielle » et d'essais en tout genre, je suis retournée aux dessins. Une esquisse s'est démarquée et m'est apparue plus que les autres évoquer l'homme (toi) viscéralement lié à la nature. On y retrouve la représentation d'un homme, installé dans le symbole de l'univers (cercle concentrique ouvert). Ses multiples bras et mains entourent la forêt, tel un trésor. Delà, j'ai conçu une matrice que j'imprime et tente de préciser le contenu. C'est ce que tu vois dans les essais imprimés de 1 à 5.*

*À cette étape de travail, l'idée prend forme. Par les gestes des bras et mains qui entourent la forêt, je souhaite évoquer l'homme qui embrasse, qui accueille, qui va vers l'objet de sa quête. La tête qui regarde est dans l'action de contempler, de désirer, d'observer l'objet de sa quête constamment renouvelée, mais toujours en lien à la nature.*

*Dans chacun des essais imprimés de 1 à 5, des éléments apparaissent et disparaissent, tels que des représentations d'Aménophis 1V, pyramides, étoiles, etc. Ce qui m'apparaissait intéressant en dessin s'avère moins bon en imprimé, mais au fur et à mesure des corrections, je verrai ce qui tient la route. Pour le moment, je travaille à rendre suffisamment visibles les bras et mains (tous n'apparaissent pas), la forêt, l'homme, le cercle de l'univers.*

*Tes récits m'aident à faire de nouveaux liens dans mon travail. Lors des lectures, je me délecte, souris, ris, découvre, me questionne, cherche des réponses. Ils m'obligent également à de nouveaux efforts d'associations et de simplifications pour tenter de traduire ma perception de l'homme derrière le récit. Merci pour ton ouverture, tes récits et le goût de raconter.*

*Les cinq esquisses sur une vingtaine que je t'envoie donnent une petite idée du travail fait en amont et comment je tourne un bon moment autour d'une idée pour l'approfondir ; c'est ma manière de réfléchir. J'avais débuté, le travail il y a quelques semaines sur Ida. Le récit concernant cette partie est également très évocateur et inspirant. C'est là où j'en suis, c'est une étape enthousiasmante, je poursuis.*

Gros câlins ainsi qu'à Mireille.

25 novembre, 14:08

Salut,  
Je suis médusé et enchanté tout à la fois. C'est comme si tu avais illustré mon entrée dans la Douât. Avec mes acquis et mes passions dans cette vie. Il y a quelque chose

de magique et de religieux dans tes esquisses. J'attends la suite de ta démarche avec impatience et admiration. Je n'y connais rien, mais je sens quelque chose comme une espèce d'épiphanie qui ressort de ton art. Si ce ne sont que des esquisses, ça promet pour le produit fini.

Chez les Égyptiens, la représentation du corps humain était standardisée, mathématique. Aménophis IV est le premier et le seul qui a osé se faire représenter tel qu'il était. Avec ses défauts corporels.

J'ai parlé à Jean-Guy, hier, et je lui ai parlé d'un trekking particulièrement rock and roll, sur les glaciers argentins, en 2005. J'y reviendrai bientôt. J'ai vécu là-bas une expérience hallucinante avec le vent. Dans l'Atlantique Sud, entre le 40<sup>e</sup> et le 50<sup>e</sup> parallèle, on parle des 40<sup>e</sup> rugissants et des 50<sup>e</sup> hurlants entre le 50<sup>e</sup> et le 60<sup>e</sup>. J'ai été prisonnier des vents durant 72 h sur un nunatak providentiel. Le vent m'a jeté par terre en quelques occasions. Vraiment.

À bientôt.

25 novembre, 23:01

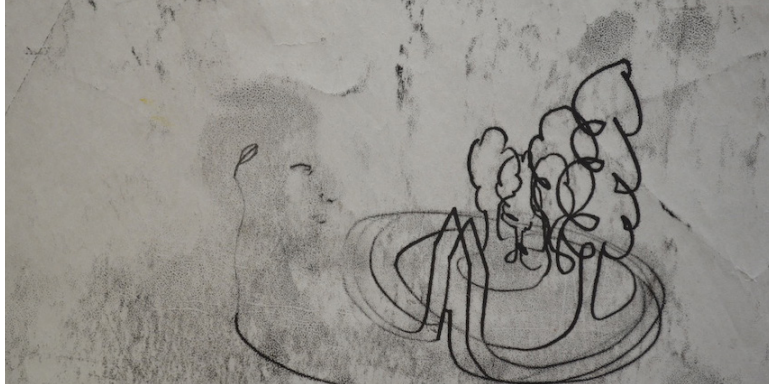
Merci Michel !

*... de me dire ton impression ; je reçois ton énergie communicative. Je garde ça précieusement. Elle m'amène également à chercher la signification du mot « douât » que je ne connais pas et me ramène à l'Égypte. Il me surprend par son sens et me fait davantage comprendre ce que l'image t'évoque.*

*Le rendu de l'imprimé est responsable de l'effet immatériel et peut-être spirituel de l'image. Cela est dû à la matrice fariquée de couches superposées de papier, un procédé non habituel. Un choix fait il y a quelques années afin que les matériaux utilisés puissent se décomposer après leurs vies utiles. Cela est dû également à l'observation d'un arbre à feuilles caduques par journée ensoleillée. As-tu déjà remarqué la transparence d'une feuille, dans une telle circonstance ? Dans ce type de lumière, nous voyons une partie de son intérieur et tout ce qui se trouve derrière elle. Cette observation, ce constat surprenant m'a fasciné et a modifié ma façon de lire mon environnement et celle de rendre ce que je tente d'exprimer.*

*Concernant Aménophis IV, j'ajouterais qu'il a osé se faire représenter tel qu'il se sentait, c.-à-d. femme. J'ai lu qu'il souhaitait voir la représentation de son corps avec des attributs féminins pour mieux représenter Aton, qu'il vénérât. Les historiens émettent l'idée d'une androgynité, en langage actuel, dirait-on transgenre ? Ou encore est-il issu d'une culture où l'on reconnaît l'importance des deux sexes et que cela va de soi de le traduire visuellement ? Quoi qu'il en soit, comme tu l'as dit dans un courriel, c'est un grand précurseur.*

Au plaisir de lire ton expédition de 2005. À bientôt.



28



7- Esquisses



26 novembre, 05:36

Salut Jacinthe,

On connaît notre fête religieuse, mais l'épiphanie, c'est aussi dans un autre sens, la compréhension soudaine de l'essence d'une chose. Et c'est l'effet que m'ont fait tes esquisses. L'interrelation de la Nature et de la vie humaine. Et l'accumulation des expériences qui forge une personne. Même chose pour la Douât, non pas prise dans son sens strictement religieux, mais plutôt dans son sens de passage vers un autre état lorsque la fin arrive. On dit souvent que les personnes revivent leur vie en accéléré lorsqu'elles meurent. Et c'est ce à quoi le côté onirique de tes esquisses m'a fait penser. C'est très beau et très riche comme source d'inspiration et d'émerveillement.

Changement d'à-propos, j'ai une lettre au lecteur dans le Devoir d'aujourd'hui, où je brasse la cage des citadins bobos qui font la leçon à tout le monde en matière d'écolo. Un genre de montée de lait sur un discours qui revient et revient sans cesse et sans résultats. Je doutais que le journal la publie. À bientôt.

1<sup>er</sup> décembre, 13:50

Bon samedi Michel,

Merci de si bien expliquer le sens des mots choisis et ton impression suite à la vue du travail. Cette semaine est moins fructueuse au niveau résultat, mais je poursuis.

J'aimerais bien lire la lettre dont tu parles (lettre au Devoir liée aux citadins bobos), également ton texte sur la chlorophylle dont tu m'as parlé dans un courriel précédent si jamais tu le retrouves. À bientôt.

1<sup>er</sup> décembre, 14:01

Salut chez vous,

Je regarde souvent ton travail accompli jusqu'ici. C'est déjà très évocateur et très intéressant. Il y a comme un mouvement à travers le temps et l'union avec la nature et l'Histoire. Je n'y connais pas grand-chose, mais j'aime tout de même ce que je vois. Je t'envoie la lettre aux lecteurs et je cherche toujours le texte sur la chlorophylle. J'ai un peu suspendu l'écriture, car j'ai des activités sociales ou avec des intervenantes en santé chaque jour pour la prochaine semaine.

À bientôt

1<sup>er</sup> décembre, 14:25

Mireille vient de trouver le brouillon. À l'époque, Google n'existait pas. Tu trouveras l'équivalent sur Wiki. Je te montrerai lorsque vous viendrez. J'ai oublié de te dire que ce matin, passant à la queue leu leu sur la route devant chez

moi, 25 dindons et « dindon- nes » sauvages bien comptés. Le poil m'a dressé sur les bras. J'en avais déjà vu 2-3, mais un tel troupeau !!! C'était magnifique. Les surprises de la vie à la campagne.

1<sup>er</sup> décembre, 22:08

Wow !!! Ça devait être impressionnant ! Bon moment au bon endroit ! J'imagine la scène ! et ta surprise !

Bonnes rencontres ! Gros câlins à toi et Mireille.

13 décembre, 11:59

Bonjour Michel, comment ça va ?

Entre le tourbillon d'une chute de neige, celui du travail sur appel, celui des préparatifs des fêtes, le temps de création est quelque peu coincé, mais... j'ai réglé sur l'image principale quelques pépins techniques qui me chipotaient et finalisé le transfert des textes de vos récits en version Word. Ça avance, lentement, mais les objectifs de réalisations demeurent bien réels et j'ose dire maintenant tangibles. Ce projet de collaboration avec toi est précieux et me tient à coeur. J'ai hâte de replonger dans la création et me laisser guider par ton univers.

Avec intérêt, j'attends de tes nouvelles ainsi que des nouvelles de Mireille.

Gros câlins.

14 décembre, 8:09

Salut,

Je constate qu'on n'est pas les seuls à être très occupés. Ici tout tourne autour du réaménagement de la maison et de mon équipement ergonomique. Mireille en profite pour faire quelques sorties et moi je me fais garder par des parents, amis et intervenantes. Ça permet à Mireille de ventiler un peu. On ajoute des visiteurs à profusion et moi, c'est ça qui me permet de ventiler à mon tour. Je suis content que ton projet évolue et j'ai hâte de voir le produit final. J'ai quelques sujets qui pourraient être intéressants, mais j'attends la fin du projet actuel pour ne pas semer de la confusion dans ton travail.

À bientôt, salue Jean-Guy et pensez à un moment où vous pourrez venir nous voir. XXX

-2019-

6 janvier, 22:49

Bon matin, Michel, un premier bonjour 2019.

As-tu passé du bon temps ? Te sens-tu reposé ? Embrumé ?

Petites questions, je t'envoie trois photos de maisons. Est-ce que l'une d'elles ressemble à celle de ta grand-mère Ida ou zéro ressemblance ?

Pas trop brutal comme question ??

Bonne journée, X

7 janvier, 08:09

Salut Jacinthe,

J'espère que vous aussi avez passé au travers des festivités sans trop de difficultés. Ici ce n'est pas encore terminé. Demain on reçoit ma soeur et mon frère et leur conjoint(e). Ils vont coucher ici et repartir mercredi. Et jeudi ce sera un couple d'amis venus du comté de Portneuf, Claude et Guy. J'ai travaillé et excursionné avec Claude à l'époque où j'ai travaillé au Centre fiscal de Shawinigan-Sud. Il n'était pas encore sorti du placard. On a entre autres escaladé et arpenté les monts Groulx ensemble sur la Côte-Nord, et poussé une pointe jusqu'à Fermont et Labrador City. J'ai beaucoup de photos de cette excursion, car Claude est un photographe amateur chevronné. Et possède une caméra de marque Leica qui coûtait à l'époque le prix d'une auto.

La maison qui ressemble le plus à celle de ma grand-mère est la deuxième. À un détail près, la lucarne était une petite galerie. Je vais essayer de retracer une vieille photo noir et blanc où on voit la galerie, mais malheureusement on ne voit guère le reste. La photographie était un luxe à l'époque. Tout comme l'automobile. J'ai entre autres une vieille photo prise sur la rue de Lanaudière. Dans les années 30, entre Gilford et Mont-Royal, où on voit une des soeurs de mon père en vélo et il n'y a aucune auto, ni d'un côté ni de l'autre, à perte de vue vers le parc La Fontaine. Celle-là, je l'ai. À bientôt. XX

27 janvier, 17:39

Bon dimanche ! Comment vas-tu ?

Le vent se lève ici, et chez toi ?

Je ne sais si cette petite question se glisse au bon moment dans ta journée, mais la voilà.

Comment titra-t-on les récits de Michel ? Cahier ? Récits ? Correspondances ? Spontanément qu'est-ce qui te vient en tête ?

Oui, enfin, j'ai de l'aide et peux matérialiser cette partie du projet, celle de réunir tes récits sous forme de « livret ». Pour moi, c'est un nouvel apprentissage et cela me réjouit.

Je poursuis le travail sur « le paysage en lien à Ida ». Je peux consacrer quelques heures semaine, c'est peu, mais j'y tiens, alors je poursuis.

J'ai vu ton entrevue sur Radio-Canada Mauricie, par le lien web. Tes mots résonnent encore. Tes mots sont des images si claires, qu'ils donnent froid et glacent le sang. Je crois que leurs effets saisissants atteindront ceux qui n'entendent pas et qui le devraient.

À bientôt, même si nous communiquons peu avec toi, nous pensons et parlons souvent de toi ici sur la rue Esplanade.

Jacinthe xx et salutations de Jean-Guy.

27 janvier, 18:38

Salut vous deux,

On a eu un temps des Fêtes qui s'est étiré sur deux mois. Et c'était très plaisant. Mais ça ne favorise pas l'écriture. J'ai aussi été pris par le dossier de l'AMM (aide médicale à mourir) suite au procès qui vient de débiter. Il semble que je sois devenu porte-parole de la Mauricie en ce délicat et important domaine. J'ai même reçu des menaces à peine voilées de fanatiques chrétiens. Pour eux, je suis l'Ange exterminateur.

Ici comme ailleurs au Québec, la météo joue avec nos nerfs. On a évité le rhume et la grippe jusqu'ici. C'est rare qu'on souffre de ces maladies, même si on rencontre beaucoup de monde. Touchons du bois.

Essayez de trouver un moment pour venir nous voir et ainsi on pourrait faire le point pour ton projet. Ce que j'ai écrit jusqu'ici m'a donné le goût d'écrire sur plein d'autres sujets. Je ne sais plus par où commencer sans m'éparpiller. N'oublie pas que j'ai vécu plusieurs vies en une. Hi hi ! J'ai besoin de me recentrer, et votre visite m'y aiderait certainement. À bientôt j'espère, mais si ce n'est pas possible, oriente-moi précisément sur des pistes qui t'intéressent.

Quant au genre ou au titre, que dirais-tu de « souvenirs venus du fond des bois » ou « la Nature comme lieu de vie » ou « héritage d'un naturaliste », « les coureurs des bois existent encore ».

Je vais y penser et je te reviens là-dessus.

Michel XXXX, et Mireille vous salue.

27 janvier, 22:32

L'heure un peu tardive me porte à te dire bon lundi !

Quel grand dossier l'AMM ! Nous (JG et moi) sommes très attentifs à ce qui se déroule présentement tant au niveau du débat public, politique que judiciaire. Tes grandes qualités d'orateur, ton vécu solide, ta lucidité, etc., et la maladie... font de toi un porte-parole hautement qualifié tout désigné pour cette tâche, voire pour ce travail. Tout ce débat doit être difficile émotivement. Tu as été étonné des réactions de ces fanatiques ?

Pour l'écriture future, j'imagine tous les choix qui s'offrent à toi et « l'étourdissement » que ça peut créer. Une idée peut-être ! Ayant fait le collage des correspondances, d'octobre et novembre, je pourrais t'envoyer le tout. Le relire te donnerait peut-être une direction pour la suite, soit le goût d'approfondir un sujet, ou au contraire prendre une tout autre direction ou consolider l'intention qui t'habite déjà. Quels seraient les sujets que tu aimerais aborder ? Par ailleurs, la relecture pourra aider à sentir et préciser le titre. Les idées lancées ont du poids et font sens. Je vais également relire le tout en ayant en tête tes propositions.

Cher Michel, bonne nuit ou journée !

27 janvier, 22:49

Bonne nuit et merci pour les suggestions. Je vis un tsunami d'émotivité par l'AMM et de défi physique permanent par la maladie. C'est l'interaction avec plein de monde qui me permet d'atteindre un certain équilibre et une forme de courage. Quant aux hurluberlus, il faut toujours s'en méfier même s'ils ne nous font pas vraiment peur. J'attends les premiers textes.

28 janvier, 12:51

Allo Michel, le mot « tsunami » dit tout.

Ce matin, j'ai relu une partie du collage des courriels. Les zones grises sont mes questions ou observations. Il y aura d'autres corrections et la mise en forme du texte n'est pas là, mais tes textes sont là intégraux. À coup sûr, les dates et les heures resteront. À cette partie de lecture, le titre « Les coureurs des bois existent encore » résonne plus que les autres. « Marcher la vie » m'est également venu en tête. À suivre.

Suggestion, pour jouer un peu : fais la lecture de quelques récits comme si tu ne connaissais pas l'auteur. Si des questions pointent, écris-les spontanément !

C'est un réel plaisir de poursuivre ce travail avec toi, ça me « ground ». L'interaction qu'elle produit m'est également salutaire. Bonne journée à vous deux, je vais au travail.

28 janvier, 13:07

Salut,

C'est impressionnant de voir combien de textes je t'ai envoyés. Le titre qui te parle me parle aussi. Je vais tout lire et m'orienter pour la suite.

## « Patagonie »

Prisonniers des vents

28 janvier, 17:17

Élevées dans la campagne et dans les bois, mes deux filles, Luce et Élyse, ont développé un amour inconditionnel de la nature. L'une plus que l'autre. Luce a fait du trekking sur tous les continents. Et elle a visité une cinquantaine de pays. En 2005, alors que j'avais pris ma retraite de Revenu Canada, et m'étant recyclé en horticulture, je disposais de six mois de congé à la fin de la saison. C'est ainsi qu'elle m'invita, à ses frais, à participer à deux treks en Patagonie. Un en Patagonie chilienne dans le parc des Torres del Paine, et l'autre en Patagonie argentine dans le parc national Los Glaciares. Départ début mars, fin de l'hiver au Québec, mais fin de l'été en Amérique du Sud. Trois semaines d'aventure et de dépaysement garanti.

La Patagonie est située à l'extrême sud de l'Amérique du Sud, pas très loin de l'Antarctique entre le 40<sup>e</sup> et le 50<sup>e</sup> parallèle Sud. Dans l'océan Atlantique, à ce niveau on parle des 40<sup>e</sup> rugissants et des 50<sup>e</sup> hurlants. Il y règne en permanence un vent de fin du monde. Comme on dit là-bas, on peut vivre les quatre saisons dans une même journée. Et ce n'est pas un excès de langage. Le vent nous jetait parfois par terre si nous relâchions notre vigilance. Et ce n'est rien, comme la suite nous le montrera. Trois semaines au cœur des Andes et de la pampa argentine. Un rêve devenu réalité.

Au départ de Montréal, le mercure indique -35 degrés sans le facteur éolien. À notre arrivée à Punta Arenas, il devrait faire +10, une différence de 45 degrés. Escale à Miami, Santiago, capitale du Chili, et enfin Punta Arenas où nous débarquons en T-shirts après 19 heures de vol. C'est loin. Notre guide, une Québécoise, Marie-Josée Talbot, nous accueille et nous amène en minibus vers notre auberge sur le bord du détroit de Magellan. Darwin est déjà passé ici. Je capote. Et un couple de cygnes à cou noir me souhaite



la bienvenue. Avec nos T-shirts, les gens nous regardent comme si nous étions des extraterrestres.

Le lendemain, nous nous dirigeons au travers de 500 km de La pampa vers la frontière et ensuite vers le village de El Chalten. Au pied des mythiques monts Fitz Roy et Cerro Torre. Fitz Roy était le capitaine du Beagle sur lequel Darwin a fait le tour de l'Amérique du Sud. (Pour chacun des noms exotiques dans le texte, ça vaut le coup d'aller voir des photos sur Google).

Belle façon de se familiariser avec la pampa et sa faune et sa flore. Après un détour par El Calafate, où nous mangeons le meilleur steak au monde, et une visite incontournable au glacier Perito Moreno, nous retrouvons les guanacos, lièvres géants, condors, flamants roses, innombrables oiseaux de proie et partout des bovins, des moutons et des chevaux errants ici et là. Et pas un seul humain à la ronde. Sauf dans notre véhicule où circule le maté (boisson énergétique naturelle) entre les deux guides argentins (obligatoires), notre guide Marie-Josée, Marissa, biologiste de Rimouski, ma fille Luce et pépé Michel. Le seul de 58 ans. Les autres ont tous moins de 35 ans. L'un des Argentins me regarde comme si je sortais d'un CHSLD. Son regard inquiet me trouble un moment. Puis je me remplis les yeux de paysages et je l'oublie. Je connais des centaines de plantes, mais aucune de celles qui poussent ici. Puis lentement, de loin en loin se dessine le Fitz Roy, au bout d'un chemin asphalté parfaitement droit. On le voit à plus de 25 km. Les poils me dressent sur les bras.

J'ai déjà rêvé d'être précisément là, et là j'y suis. Le village d'El Chalten, au pied de la montagne mythique, nous accueille. C'est là que nous rencontrons les trois porteurs. On ne voyage pas léger dans ce lieu isolé plein d'embûches. Cuisine, cordages, crampons aiguisés comme des rasoirs, etc. Trois grands gaillards tout sourire parce que l'ouvrage et l'argent sont rares dans cette contrée. Dernier soir en pays habité, bien que désert ; demain commence l'aventure. Nous allons faire le tour du Cerro Torre et du Fitz Roy par les glaciers et revenir à El Chalten. En huit jours... en théorie, car en pays au climat imprévisible, on n'est jamais sûr de rien. Et pour finir de nous rassurer, le guide en chef nous dit que parfois notre vie va peut-être être en danger. Il nous incite à la plus grande prudence et au respect le plus total des consignes des guides. Il n'y a aucune place pour le chialage et la négociation. Et faire venir un hélicoptère coûte 25 000 \$US. Et c'est sur ces bons mots d'encouragement que nous nous endormons dans un lit pour une dernière fois pour les prochains huit jours. Ou même peut-être à jamais.

À suivre...

29 janvier, 11:26

*Ho wow ! Une belle surprise ! Me voilà embarquée dans ton aventure... Merci.*

29 janvier, 16:50

### *Prisonniers des vents (2)*

Au lever, après un copieux déjeuner, c'est l'heure du briefing avec le guide en chef. Marie-Josée, parfaite bilingue, traduit à mesure. Elle habite Puerto Natales depuis quelques années et est en couple avec un gars de la place, lui-même guide pour les Karavaniers du monde. Le programme du premier jour consiste à rejoindre la rivière Electrico et de suivre la berge jusqu'à un lodge où nous dînerons et d'où nous rejoindrons la passe Marconi. Où nous camperons et d'où nous monterons aux glaciers le lendemain. Cette rivière coulait jadis sous les glaciers depuis des siècles et il ne reste maintenant que la passe Marconi. Laisant plusieurs kilomètres de moraine, roches de toutes les grosseurs, empilées les unes sur les autres et qui entravent constamment notre progression. Bref, c'est difficile et éreintant à chaque pas. Mais c'est la seule route d'accès. Pour nous consoler, le guide nous assure que cette journée est la plus facile du trek. Merci, mon sadique. Et la cerise sur le sundae, dans le sol boueux à nos pieds, une trace de chat, géante, 6-7 po de diamètre, et les cinq Argentins d'une même voix s'écrient « pouma, pouma ». Une authentique trace de puma (cougar) et fraîche, en plus. Et pour finir de nous rassurer, le guide nous recommande de garder l'oeil ouvert, car le puma ne craint nullement les humains. Spécialement si nous devons aller à la toilette la nuit. Espérons qu'il y a suffisamment de guanacos ou de tendres alpagas dans le coin pour calmer sa faim. Et dire que nous allons camper à 1-2 km d'ici. Décidément, ce guide a le don de nous rassurer. Après cinq heures d'efforts, nous arrivons enfin aux quatre tentes qui nous attendent, montées en permanence par les autorités du parc national. L'air dégage une fraîcheur surprenante grâce à la neige, même l'été, de la passe Marconi qu'on ne voit pas encore, mais qu'on sent. Super pour les nez bouchés. Après un souper de cannellonis réconfortants, nos duvets nous appellent et nous sommes assez fatigués pour faire abstraction des pumas. Surtout que le guide nous explique que le lendemain, la progression ne sera pas une sinécure. Pendant quatre heures, nous allons être encordés et avec de la neige granuleuse mouillante jusqu'aux cuisses. Et la dernière heure, nous devons enfilez les crampons, car la passe culmine avec de la glace mouillée extrêmement glissante. D'où les crampons. Ça fera une répétition pour ce qui nous attend lorsqu'on aura rejoint les glaciers millénaires. Être encordé et les crampons, ce n'est pas particulièrement agréable. Mais malheureusement incontournable. Et pour finir de nous rassurer, le sadique-en-chef nous apprend que la passe, en forme de cuvette profonde et aux deux bords verticaux, est réputée pour ses avalanches de blocs de glace et ses crevasses sournoises. Exactement la phrase que nous attendions. Tout pour nous réconforter. S'ensuit une nuit de sommeil peuplée de cauchemars et de réveils en sursaut. Très reposant. Heureusement, nul cougar pour nous rachever. On espère tous ne pas avoir besoin d'aller aux toilettes durant la nuit. Si tout se passe sans anicroche le lendemain, nous allons camper au sommet d'un nunatak (piton rocheux au milieu des glaces) en haut de la passe Marconi, à l'abri des vents dans des tentes déjà

montées avec une vue impérisable de l'immense champ de glace qui fait la renommée du parc Los Glaciares. Espérons que le vent va continuer d'être modéré et le temps, sec. Et c'est au milieu d'un concert de ronflements émis par des trekkers fatigués que je sombre à mon tour dans les bras de Morphée. À suivre...

*30 janvier, 11:33*

*Ho ! Vertigineux, ce périple. Je me préparais à des questions, mais... je vais d'abord suivre l'aventure.*

*31 janvier, 9:53*

*Prisonniers des vents (3)*

Le lendemain, nous nous éveillons sous un radieux soleil. On expédie le déjeuner et les préparatifs, et nous voilà en train d'enfiler les crampons et, comme des enfants de garderie, nous sommes tous reliés par une grosse corde d'alpinisme, chacun harnaché par un mousqueton à tous les trois mètres. Les guides ouvrent et ferment la marche. Le principal problème d'être encordé, c'est qu'il faut trouver une vitesse de progression commune. Sinon les plus lents tombent à répétition. Lorsqu'on avance dans la neige granuleuse et mouillée jusqu'en haut des genoux, c'est pas évident du tout. Les trois touristes sont petits et les guides et les porteurs sont plutôt grands. Nos enjambées, celles des nains que nous sommes, Luce, Marissa et moi, ne se marient pas très bien avec celles des girafes. Après une demi-heure d'ajustement entre les membres de la cordée, nous voilà à peu près synchronisés. Nous pouvons enfin progresser à une certaine vitesse. Car le guide en chef nous a avisé deux fois plutôt qu'une, il ne faut pas s'éterniser dans la passe. Et en levant les yeux vers les deux crêtes qui culminent à cinq cents mètres et entre lesquelles nous montons difficilement, à cause de la pente de 30 %, des conditions au sol, du poids de nos sacs à dos et de notre inexpérience flagrante, nous comprenons notre relative précarité. La passe est large d'environ trois cents mètres et, ça et là, des blocs de glace variant de un à trois mètres de diamètre gisent, arrachés aux crêtes par le vent furieux et puissant qui règne en ces lieux, plus souvent qu'autrement. Aujourd'hui, c'est plutôt calme et à nous de profiter de cette rare accalmie. Et nous montons, montons et tombons les uns après les autres (les touristes) et nous relevons péniblement, mais notre rythme moyen est satisfaisant pour les guides. Et toujours nous gardons les crêtes à l'oeil. Le guide nous a expliqué la veille, que si un bloc se détache et dévale vers nous, il faut se coucher par terre et se faire le plus petit possible, la tête à l'abri de notre sac. Et il est interdit d'essayer d'éviter le bloc, car nous sommes tous attachés les uns aux autres et nos gestes sont tributaires de ceux des autres. Et c'est avec ces pensées en tête et quatre heures d'efforts soutenus que nous atteignons la dernière section. Fini la slotche et bienvenue sur la patinoire. Sans les crampons, nous ne pourrions aller plus loin. Car escalader une pente de 30 % et en glace mouillée serait impossible. On voit poindre notre destination après

une heure d'effort. Le sommet du nunatak perce l'horizon. Le sommet du nunatak perce l'horizon. Les nunataks sont des pitons rocheux de toutes grosseurs qui s'élèvent dans les glaces. Et plus nous approchons, plus nous comprenons. Le nunatak a une cinquantaine de mètres de hauteur et, à son sommet, un petit plateau, adossé à la paroi verticale, à l'abri des vents venant de l'Antarctique. Et au pied du mur, trois tentes à trois places. Et ce qui est particulier, c'est qu'elles sont entourées d'un petit mur de roches empilées d'une hauteur de un mètre. Sans cela, elles seraient déjà parties au vent et se seraient écrasées sur le glacier qui règne au pied du piton rocheux de l'autre côté d'où nous sommes arrivés. Et là c'est le choc, des glaces à perte de vue, des kilomètres de glace. Un paysage magnifique et unique, qui nous rend muets et émus. Et dans ce silence, on entend des craquements, des craquements et comme des coups de fusil. Un glacier, ce n'est jamais fixe, ça bouge tout le temps, imperceptiblement, et ça émet des sons. Et demain, nous y descendrons et progresserons durant trois jours et y dormirons deux nuits. Chaque soir, nous entourerons notre campement de murs de protection en blocs de glace et de neige ou, si nous sommes chanceux, nous trouverons une baisseur où nous réfugier pour la nuit.

En attendant, nous explorons notre rocher protecteur, cherchant une place pour nos besoins à l'abri des regards, et nous disposons nos bagages dans les tentes. Après un copieux repas de nourriture lyophilisée et de maté revigorant, entrecoupé des commentaires de tout un chacun, le soleil baisse à l'horizon et, la digestion fait ressortir notre fatigue accumulée durant cette journée éprouvante physiquement et nerveusement. Alors que le soleil lui aussi se couche, nous voyons une masse de nuages noirs qui, venue du sud, s'avance inexorablement vers nous. Juste avant de nous endormir, le guide, histoire de gâcher notre nuit, nous dit que le mauvais temps nous guette en pointant les nuages. Mais quelle sorte de mauvais temps ? Un déluge ? Un ouragan ? Une tornade ? No lo sé dit notre tortionnaire préféré. Et c'est sur ces belles paroles que nous entreprenons notre concert de ronflements quotidien. À suivre...

*1<sup>er</sup> février, 10:30*

*Éprouvante expédition... Au réveil...*

*1<sup>er</sup> février, 10:36*

Salut, ne manque pas la suite, c'est pire. Hi hi ! Ça va aller à plus tard, car j'ai deux jours de visite, aujourd'hui et demain.

*1<sup>er</sup> février, 10:50*

Ah, zut ! Bonnes rencontres avec votre visite, à bientôt.

3 février, 10:08

#### *Prisonnier des vents (4)*

Mais ce soir, nul concert de ronflements. Au contraire, tout le monde retient son souffle, à mesure que les grondements lointains se rapprochent. Pendant de longues minutes, jusqu'à ce que la tourmente nous rejoigne et nous enveloppe. Le vent d'enfer secoue sans merci la toile de nos tentes, qui nous giflent si nous en sommes trop près. Nous nous rapprochons instinctivement du milieu de nos abris « abris est un bien grand mot ». Nous comprenons pourquoi il y a un lourd muret de pierres qui entoure les tentes. Sans lui, ça ferait longtemps que les tentes seraient allées s'écraser sur le glacier avec nous dedans. Et la force qui nous assaille est tellement démesurée que l'on n'ose imaginer. Comment on aurait pu l'affronter si nous avions déjà rejoint le glacier ?

Trois tentes, une pour les trois porteurs, une pour les trois guides et une pour les trois touristes. Et ça ne jase pas fort dans les trois. Au bout de quelques heures, la tourmente continue sans fléchir d'une miette et s'ajoute maintenant sporadiquement le bruit des avalanches de glace dans la passe Marconi. Nous dormons à moitié à tour de rôle jusqu'au matin. Notre guide nous apporte un repas et s'enquiert de notre attitude face à ce vent de fin du monde. Personnellement, j'ai déjà affronté des situations extrêmes, mais celle-ci est la pire. Néanmoins, je réussis à dormir. Probablement parce que le premier trekking au Chili et le début de celui-ci ont été si éprouvants que je suis près d'être exténué. Ma fille Luce, voyant que je ne semble pas trop inquiet, fait de même. Mais Marissa semble en état de panique frisant le choc post-traumatique. Elle est tendue comme une corde de violon et surtout, elle parle sans arrêt. Et lorsqu'elle demande à Luce pourquoi elle-même ne parle pas, celle-ci lui rétorque bêtement que lorsqu'elle n'a rien à dire, elle se tait. Et vlan ! Peu diplomate, mais efficace. On a déjà assez des hurlements et des rugissements des intempéries.

Et la tourmente continue. Mais le moment longtemps repoussé de sortir de la tente pour aller à la toilette se fait de plus en plus pressant. Je fonce le premier. Et je me colle le plus possible sur la paroi du rocher derrière la tente. On dirait que le vent réussit presque à me soulever. Et pour la première fois de ma vie, je me pisse littéralement dans la face tellement les vents sont violents. Je n'ose imaginer ce que sera de s'installer pour une plus grosse envie. Et où s'installer. Première fois que j'envie les constipés. Hi hi ! Et les heures s'égrènent lentement, entrecoupées des repas, des siestes et des rares sorties pour la toilette. Et ça a duré 3 j, 72 h bien comptées. Inimaginable, incroyable, les mots me manquent.

Et soudain, aussi subitement que la tempête nous est tombée dessus, la tempête nous quitte, le chaos diminue lentement et on l'entend s'éloigner durant de longues minutes. Et finalement remplacé par le silence le plus profond qu'on puisse imaginer. Un véritable baume pour nos tympan mis à si rude épreuve durant 72 h bien tassées. Ça me surprend qu'on ne saigne pas des oreilles.

Tout le monde sort des tentes, les sourires démesurés et les « ouf » et les « fiou » de soulagement dénotent la gravité du moment que l'on vient de vivre. Et huit des neuf naufragés parlent tous en même temps. Et Marissa elle, elle pleure. Et on la serre dans nos bras à tour de rôle pour la réconforter. Elle nous confie qu'elle était sûre que nous y laisserions notre peau. Et nous de lui dire qu'on a encore trop de belles choses à voir et à faire pour bêtement mourir. Et tout le monde rit en chœur même si au fond de chacun, cette pensée de la mort imminente nous a tous effleurés au long de ces interminables 72 h où nous étions « prisonniers des vents ». À suivre...

3 février, 10:45

*Bon dimanche, j'ai beaucoup de questions, une s'échappe du lot malgré ma décision d'attendre la fin de l'épopée. L'idée initiale de ce trek en Patagonie vient de... ?*

3 février, 11:01

Bon dimanche, l'idée initiale vient de ma fille. Elle m'avait déjà entendu dire que j'aimais mieux visiter les endroits les plus reculés et les moins habités de la terre plutôt que les plus habités et les plus historiques. Genre le Kamtchatka, la Mongolie, l'Islande, La Papouasie, la Patagonie, le Sahara, l'Amazonie profonde, le Yukon, etc. Alors pendant que j'étais encore en aussi bonne forme physique, c'était le temps d'en profiter. J'ai toujours raconté mes aventures au fond des bois à mes filles. Et en vivre une ou plusieurs avec ma fille qui aime voyager, c'était un vieux rêve. Je ne savais pas que j'aurais les premiers symptômes de ma maladie dégénérative à ce moment-là. Cette aventure en Patagonie se devait d'être la première d'une longue série. L'Égypte et le Sahara furent la deuxième et dernière.

3 février, 23:33

*Alors de quelle manière se prépare-t-on ? La nature des des risques étaient connus ? Faut avoir les nerfs solides....*

4 février, 8:51

Salut,

La préparation, c'est la partie la plus simple, car j'avais déjà beaucoup d'expérience dans l'organisation des voyages de chasse et pêche au Québec. Combiné à une marche de 15-20 km par jour durant un ou deux mois, ça prépare bien. Sauf pour les terrains plus montagneux. J'utilisais certains escaliers au parc des Chutes de Sainte-Ursule à cet effet. Monte, descend, monte, descend...

Descendre une montagne est parfois plus difficile que de monter. C'est dur surtout sur les quadriceps. Alors que la monter sollicite plus de muscles des jambes.

L'important aussi c'est d'avoir l'équipement requis. Et ça, les Karavaniens du Monde te guident là-dessus, car ils ont organisé beaucoup de treks partout sur tous les continents. Va voir leur site internet, ça vaut le détour. Et ils sont très sensibles au respect de la Nature et des habitants du pays visité. Nous n'avions pas la moindre idée que le vent pouvait ainsi se déchaîner durant 72 h non-stop. Mais nous avons été prévenus des caprices de la météo et de la possibilité de vivre les quatre saisons dans une même journée.

Quant aux nerfs solides, j'avais déjà affronté des situations corsées dans le bois, et j'avais déjà réglé la question de la peur, au tout début de mes expéditions, comme je te l'ai raconté. Sinon, la peur peut devenir pire que les intempéries. Affronter la Nature et ses propres peurs, c'est un peu ça un trekking dans des lieux reculés. On carbure à l'adrénaline et on se sent intensément vivant. Tout en étant bien équipés et bien préparés. Sauf que cette aventure sur les glaciers nous a sortis de notre zone de confort à tous points de vue.

Michel

*4 février, 15:16*

*Bon... Tout semble aller de soi... je referme alors la parenthèse et attends avec grand intérêt la suite. À bientôt.*

36

*5 février, 12:30*

*Bonjour Michel, de gel à dégel, l'hiver se poursuit !!!*

*J'aime ta phrase qui dit que la peur peut devenir pire que les intempéries.*

*J'ai pu consacrer un beau temps au projet. Celui du recueil « Les coureurs des bois existent encore » est très bien aligné. Je comprends bien le logiciel qui permet sa mise en forme, j'ai un bon soutien (Xavier Orssaud).*

*Cette semaine est une campagne de levée de fonds à Circulaire (là où je travaille pour ce projet), ce qui fait que l'atelier est plus ou moins accessible. On transforme le lieu pour recevoir le public jeudi soir. Je vais tout de même passer tantôt, j'aimerais bien consacrer une heure aujourd'hui à poursuivre cette étape avant d'aller au travail alimentaire.*

*J'espère que vous deux ça va. Au plaisir d'avoir de vos nouvelles et de lire la suite de ton expédition. Gros câlins.*

*5 février, 13:26*

Salut jeune fille, je suis de l'école qui croit à la liberté artistique. J'ai écrit sans entrave et je te laisse carte blanche pour la vision artistique.

Pour la suite, ça ne devrait pas tarder. C'est en Patagonie

que j'ai eu les premières manifestations de dégénérescence musculaire. J'ai beaucoup sollicité mes muscles et ils n'ont pas toujours répondu comme auparavant, à ma plus totale surprise. À suivre...

*6 février, 10:04*

Bonjour Jacinthe, voici la suite,

*Prisonniers des vents (5)*

Après les effusions, la suite s'impose d'emblée. Nous n'avons plus le temps d'aller de l'avant pour compléter le tour du Fitz Roy par les glaciers jusqu'à El Chalten. Nous rebrousserons chemin. Car s'il fallait revivre une autre tempête, nous manquerions de nourriture et nous ne serions pas à l'abri d'une paroi rocheuse. Problèmes majeurs et dangereux pour notre vie. Alors on ramasse les bagages et nous redescendons du nunatak, en ayant une pensée reconnaissante pour ce tas de roche qui nous a évité bien des ennuis. Ensuite, nous nous encordons et mettons les crampons pour traverser le champ de glace du haut de la passe. Ça se passe relativement bien, mais nous sommes « raqués » d'avoir couché trois nuits sur la roche. Pour ma part, je n'ai plus rien dans les jambes. Probablement l'âge qui me rejoint. Ça m'apprendra à jouer les jeunots. Heureusement, nous enlevons les crampons, ça devrait aider.

Puis nous abordons la pente raide et sa neige granuleuse profonde et mouillée. Là ça se complique, du moins pour moi. Il y a le guide en chef, à l'avant de la cordée, Marie-Josée au milieu et l'autre guide argentin à la fin. Moi je suis juste devant ce dernier. Et j'en arrache de plus en plus à faire les enjambées requises. Et je tombe, et retombe à répétition. Je brise sans cesse la cadence du groupe. Pépé ne suit plus. Et toutes ces chutes m'épuisent. Alors, m'adressant au guide qui m'aide à me relever, je lui fais comprendre en faisant mine de couper la corde, que je veux descendre seul, à mon rythme. Il crie au chef et lui explique ma situation. Le chef lui réplique qu'il n'en est pas question selon ce que traduit Marie. Alors je sors mon Opinel, je saisis la corde et je fais mine de commencer à couper. Réaction immédiate et outrée du chef qui accepte que je descende non attaché avec le guide arrière qui m'accompagnera. Ce que le chef ne sait pas, c'est que je faisais mine de couper avec le côté non tranchant de mon couteau. Hi hi ! cet incident se déroule au milieu de la passe dans la section où on voit le plus les traces des récentes avalanches. C'est probablement ça qui l'a incité à prendre une décision rapide. Soulagement pour tout le monde. La cordée n'est plus ralentie et moi je cesse de tomber. Gagnant-gagnant.

Au bout d'une heure, nous avons atteint le bas de la passe. Et vu qu'il n'est pas très tard, il est décidé que nous rejoindrions le lodge du départ sans halte pour camper comme à l'aller. (Petite vengeance du guide en chef que j'ai confronté devant tout le monde ? Peut-être.) Voyant ma mine renfrognée, un des porteurs qui est moins chargé que les deux autres, car on a mangé une partie de la nourriture qu'il transportait,

m'offre de porter mon sac à dos jusqu'au Lodge. Cette offre est ac-cep-tée. Et nous repartons, et rejoignons la rivière Electrico. Nous suivons la berge en escaladant les rochers les uns après les autres. Les petits, les moyens, les gros et les très gros. De l'eau et de la roche seulement. Pas de terre. Et nous traversons une dizaine de tributaires qui alimentent la rivière. On enlève les bottes de marche à chaque fois et nous traversons à gué. Marissa a les pieds en sang depuis le début de l'expédition au Chili. Elle a fait l'erreur de faire le trek avec des bottines neuves. Elle commence à manquer de diachylons. Mais elle saigne avec le sourire, car elle sait que son martyre achève. Et nous montons, descendons, tombons, nous relevons, repartons interminablement.

Des condors planent au-dessus de nos têtes. Ces vautours charognards sont en attente, et ils sont patients. Mais à mesure que nous nous rapprochons de notre destination, la bonne humeur règne dans le groupe et leur fait comprendre qu'ils n'ont rien à attendre de nous. Même le pépé a repris des couleurs. Hi hi ! Enfin on voit apparaître le Lodge, et le porteur me redonne mon sac. Ne parlant pas espagnol, je n'arrive pas à exprimer toute ma reconnaissance. Marie-Josée s'en charge et m'avise que le porteur ne veut pas d'argent, mais qu'il apprécierait que je lui donne ma paire de bâtons de marche de remplacement, accrochés à mon sac et qu'il a eus sous les yeux tout au long de la descente. Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est peu cher payé. Tout le monde est content.

Après une bonne bière au bar du Lodge, nous rejoignons notre véhicule qui nous ramènera à El Chalten, au pied du Fitz Roy. À suivre...

8 février, 13:01

*Je suis soulagée de vous savoir et (tout le groupe) en lieu sûr, bière à la main... Cette descente avec le guide (instinct de survie de vouloir vous désencorder ?) tout en suivant le groupe, fut longue ? En termes d'heures ? Comment vous sentiez-vous ? Qu'observiez-vous ?*

*Au plaisir de lire « Prisonniers des vents 6 »*

*Voilà la neige qui neige à l'horizontale, puis à la diagonale, puis en tourbillon. C'est comme ça chez toi également ?*

À bientôt

8 février, 14:32

Salut, ici il vente à écorner un boeuf. Mais comparé à celui affronté en Patagonie, c'est une douce brise. Quant à la descente de la passe Marconi, ma décision était facile à prendre, car j'étais devenu un boulet pour le groupe. Je ne pouvais plus suivre la cadence des jeunes, qui me tiraient et me faisaient tomber. En me retrouvant seul avec mon guide personnel, j'ai pu trouver une cadence à ma convenance et je ne suis plus tombé par la suite, car je pouvais faire de

courtes haltes. Ça a pris une heure pour sortir de la passe après ma libération de la cordée. Cinq minutes de plus que les autres. Ce que j'observais le plus, c'était d'emprunter les traces de pas creusées par mes coéquipiers.

Et au moment où je t'écris ces mots, trois dindons sauvages arrivent en lorgnant mes mangeoires d'oiseaux.

Et la bourrasque s'amplifie, mais ne semble pas déranger ces trois costauds.

À bientôt.

9 février, 13:58

*Dindon sauvage ! Seul oiseau (est-ce un oiseau? Hi hi !) à pouvoir sortir en plumes en pareil temps ! Selon vous, est-ce une partie de la gang venue à l'automne faire du repérage de mangeoire en prévision de l'hiver (cé pas sérieux !!) J' imagine que cet oiseau ne parcourt pas de longues distances à répétition. Si c'est le cas, ils doivent loger non loin ? À l'hiver, quels sont les oiseaux visitant vos mangeoires habituellement ?*

*Hier au soir, je travaillais à ma job alimentaire. Comme chaque fin de soirée, je vais jeter les vidanges dans le conteneur. À cette école, celui-ci se trouve dans une cour extérieure assez vaste, mais sans issue, entourée de trois murs très hauts (environ 4 étages). Il ventait également à écorner un boeuf. Le bruit du vent, dans ce corridor amplifiant le son, était tel que l'environnement est devenu très menaçant. Je ne me suis pas attardée à la tâche ! Et j'ai eu une pensée pour les trois touristes isolés dans leur tente subissant la puissance des vents sans le voir... 72 h.*

*Nous sommes confrontés occasionnellement (de plus en plus) à entendre la puissance des vents, mais là, à la fois isolés, dans un abri précaire, ça doit laisser une empreinte exceptionnelle dans le corps et la tête ? Si jamais vous voulez développer sur cet aspect ? Quelles pensées vous habitaient une fois à bon port ?*

10 février, 9:27

Les dindons sauvages volent très bien. Leurs ailes sont puissantes. Mais ils ne volent pas haut. Pour dormir, ils se perchent dans un arbre à l'abri du vent. Dans nos mangeoires, l'hiver, on voit surtout les geais bleu, mésanges, différents pics, les sittelles à poitrine blanche, des cardinaux, des bruants hudsoniens, des tourterelles, et occasionnellement, des gros-becs errants.

Survivre à un épisode éprouvant en pleine Nature nous fait apprécier encore plus la vie, nous fait sentir plus vivant à chaque instant tout en nous rendant plus humble, devant la force de la Nature. Lucidité, vitalité et humilité. Et après l'épisode dangereux, on se rend compte qu'on n'est jamais trop préparé et/ou trop équipé.

Rendu à bon port, on sent que cette expérience est maintenant inscrite dans nos gènes et qu'elle va nous servir à jamais. C'est aussi un bon test physique et psychologique. Personnellement, j'ai apprécié que la baisse de mes capacités physiques fût largement compensée par le cumul des expériences passées et ma facilité à dominer la peur. Si on cède à la peur, on perd presque tous nos moyens. Lorsqu'on est confronté à une situation dangereuse, mieux vaut l'affronter plutôt que de s'effondrer. Dans la mesure du possible, il faut avoir une grande confiance en soi. Comme tu peux le constater, je me souviens de chaque seconde de ces deux trekkings.

Outre ma famille et mes amis, ce que j'ai le plus aimé dans la vie, ce sont les sports, les aventures dans les bois et d'avoir acquis le « pouce vert » sous toutes ses formes. Et cetera, car je m'intéresse à tout. Un jour peut-être, sûrement, je vais écrire sur l'Égypte ancienne.

Une chose essentielle lorsqu'on est en territoire éloigné, c'est de constater que les gens sont différents, que les plantes, les animaux, les oiseaux, les étoiles, tout est différent. Et moi ça me stimule pour apprendre, apprendre et réapprendre. Et si on a peur, on passe à côté de bien des choses. Une saine prudence dans une totale ouverture.

P.-S.- Il ne reste que l'épilogue à venir pour la suite de « Prisonniers des vents ». Ça ne devrait pas tarder. Tout a déjà été dit presque en totalité.

38

11 février, 12:57

*J'aime bien votre phrase « une saine prudence dans une totale ouverture ! » et je rejoins l'idée qu'on se sent bien humble devant les forces de la Nature.*

*Et je lierai également avec grand intérêt le dernier volet de « Prisonniers des vents » même si nous sommes en terre solide, en lieu sûr et calme.*

*Une fois complété, tu veux bien me décrire l'intérieur d'une tente, celle où vous avez passé 72 h. Sa grandeur, hauteur, son exigüité, son éclairage (c'est sombre ou clair), son silence, le temps qui passe ou ne passe pas. Les guides sont venus vous voir ? Vous expliquez ?*

*Bonne journée. Demain la neige, ce sera joli ! XX*

11 février, 13:37

Les pop tentes avaient 3 m sur 3 m et 1.5 m de hauteur au milieu. Avec un portique : 1.5m par 1.5 m sur 1.5 m pour les bagages et pour la visite. Trois places dures à cause de la roche et assourdissantes à cause de la cacophonie générée par le vent déchaîné et les avalanches de glace. Notre guide venait nous voir aux repas surtout. Et pour venir se rassurer à même mon flegme et mes sourires.

Elle semblait plus inquiète que moi. Pourtant, elle en avait vu d'autres. L'éclairage était correct le jour et nous avions nos frontales la nuit.

Le climat dans la tente était au ralenti. Comme un état second où le temps est suspendu. Nous ne savions pas combien de temps ça durerait. Surtout pas 72 h. Le sommeil pour ceux qui pouvaient dormir était la meilleure option. Primo pour se reposer et deuzio pour rassurer les plus inquiets. Je crois sans fausse humilité que j'ai joué un rôle important pour juguler la panique. Tomber en bas de notre piton rocheux signifiait la mort assurée. Tout le monde le savait, mais personne n'en parlait. Je réussissais à faire des blagues malgré tout. C'est plus fort que moi. Hi hi !

Et tout ça en pleine conscience, à chaque instant. Et avec un sentiment de vivre ultra-intensément. Ça, j'ai toujours recherché et aimé ça. Et j'en ai eu pour mon argent, crois-moi. Et j'ai la chance de pouvoir faire taire cette petite voix intérieure qui mène à la panique et au découragement. (Ça me sert encore aujourd'hui avec ce que je vis.) Quant aux trois guides et aux trois porteurs, ils nous ont bien encadrés, de vrais pros. En Argentine, les guides argentins sont obligatoires et très compétents. Nulle place pour l'improvisation.

Je m'attaque à la conclusion demain matin. Sans faute.  
Michel XX

12 février, 9:30

*Prisonniers des vents (6)*

Arrivés à notre pension pour trekker, une habitation sobre, mais bien tenue, je m'assois sur la galerie, à moins d'un kilomètre du Fitz Roy et du mont Poincenot, et je vois la vallée, entre les deux montagnes, d'où nous serions arrivés après avoir fait le tour par les glaciers. (Le mont a été nommé en l'honneur de Jacques Poincenot, alpiniste français, mort noyé en 1923 [année de naissance de mes parents] dans le rio Fitz Roy. Et là j'ai senti qu'avec cette vue imprenable, le taux d'adrénaline commençait à revenir plus près de la normale. Et les émotions, jusque-là jugulées, avaient elles aussi repris leur place. L'adrénaline permet de fonctionner en tout temps, mais en anesthésiant tout le reste. C'est essentiel, mais en même temps, ça ne peut durer éternellement sans séquelles. Et là j'ai été submergé par l'émotion et les glandes lacrymales sont entrées en action. Pas trop, juste assez pour évacuer la pression accumulée. Je me suis changé les idées en trippant longuement sur le fait que le grand, l'immense Darwin avait admiré le même paysage, de l'endroit où j'étais (merci Luce).

Puis retour à la pension, souper au restaurant et coucher tôt pour être en forme pour le retour vers le Chili en retraversant la pampa. Ce désert immense où poussent seulement des plantes « chameaux » résistantes aux vents d'enfer et au sol rocheux et sec la plupart du temps. Un lieu unique. Sans arbres ou presque. Parfois, nous en voyions

au loin, de modestes bouquets de peupliers de Lombardie. Isolés et détonant dans l'environnement de la pampa. Marie-Josée m'avait expliqué que ces arbres signifiaient qu'il y avait une rivière à leurs pieds, qu'ils faisaient office de repère et surtout de brise-vent, car les gauchos, ces cowboys de la pampa, y avaient bâti une hacienda où on exploitait une immense entreprise agricole d'élevage d'ovins et de bovins. Les animaux sont libres de circuler sans entraves et la seule clôture qu'ils peuvent rencontrer, c'est celle qui longe la seule route des environs. Celle où nous étions. Et ce sont les gauchos à cheval qui parcouraient la pampa pour les regrouper et les ramener à l'hacienda. Pour y prélever la laine des ovins et la viande des bovins. Et tôt le lendemain, après le déjeuner, départ vers le Chili à travers la pampa. Salut, El Chalten, nous ne t'oublierons jamais. Et tes vents d'enfer, nous les entendrons à jamais. Après plusieurs heures de voyage, nous arrivons au poste de douane, où des douaniers avenants et souriants, oui, ça se peut, nous accueillent. Nous sommes leur distraction de la journée. Il ne passe pas grand monde ici. Revenus au Chili, nous nous dirigeons vers Puerto Natales, là où habite Marie-Josée avec son amoureux. Il n'y est pas, car il guide une escalade de L'Aconcagua en Argentine, son pays natal. Les filles font un détour par un magasin de souvenirs et d'artisanats, et moi j'écume la librairie de cette petite ville qui compte 15-20 000 habitants. Repas au resto et nous repartons vers Punta Arenas et son aéroport, d'où nous décollerons pour revenir chez nous le lendemain. Quelques heures plus tard, notre véhicule Land Rover de brousse nous dépose devant la pension d'où nous étions partis huit jours plus tôt. Après le premier trek au parc Torres del Paine au Chili et le second au parc Los Glaciares en Argentine. Plus les traversées aller-retour de 12-1500 km de pampa, nous sommes exténués. Vidés d'énergie, mais remplis de souvenirs et de sensations uniques. Nous réalisons notre chance et notre privilège.

À ce moment précis, la maladie dégénérative qui m'afflige maintenant avait commencé son travail de sape sans que je le sache. Et au même instant, Luce était enceinte, elle aussi sans le savoir. Le reste du voyage se passe en avion, 19 h de vol, deux escales, Santiago et Miami. C'est long, mais nous dormons, et, surtout nous avons la tête et le cœur remplis d'innombrables images et d'émotions et nous ne voyons pas le temps passer. Nous sommes dans un bienheureux état second. Et par-dessus tout ça, nous entendons encore constamment le bruit infernal des vents venus de l'Antarctique et qui nous ont bousculés tout au long des deux treks. Comme si nos tympanes avaient été altérés. Et qui nous ont gardés prisonniers pendant 72 h au sommet d'un nunatak et au-dessus des glaciers. Nous n'en sommes jamais revenus. Je les entends encore parfois en rêve et je leur sais gré de nous avoir laissé la vie. Ils nous ont fait flirter avec la mort et nous en avons tiré d'enrichissantes leçons qui nous servent encore et à jamais.

Fin

13 février, 14:30

*Je reçois de l'apaisement à la lecture du dernier volet de ce trekking. Je lis où votre regard et vos pensées se sont posés. Je contemple. Quelle drôle de sensation après celle de l'épreuve physique et psychologique des jours précédents... et pourtant je ne fais que lire !*

*Quelle belle coïncidence que vous écriviez ce voyage lors de la période d'anniversaire de Darwin. Une boucle se boucle ! ou la rencontre des esprits ! Je connais bien L'origine des Espèces, mais pas Le Voyage de Beagle. De quelle manière s'est faite la rencontre avec Le Voyage de Beagle, on vous l'a offert ? Hasard ? De lecture en lecture ? C'est donc dire que Darwin a en quelque sorte éveillé votre désir d'aller en Patagonie et que bien sûr votre fille Luce a également bien entendu, ou vu ce désir. Ce qui est encore plus fascinant, c'est que le désir soit devenu action. Le rêve, la réalité. (Petite réflexion, ce fait, votre capacité de passer du rêve à la réalité, me semble l'avoir croisé souvent, très souvent tout au long des différents récits. Votre capacité d'aller vers, de mettre en oeuvre pour atteindre un point choisi à l'horizon, je me trompe ? Et il en est encore ainsi aujourd'hui malgré que les conditions physiques soient différentes.) Ce constat a fortement influencé la réalisation de l'oeuvre reproduite en page couverture. Cette image me parle de vous.*

*Merci d'avoir mis en mots ce formidable voyage qui tient à la fois de la performance physique et psychologique, de la conquête, de la confrontation (avec les éléments), du défi, du risque, du désir de connaître. Qualificatifs bien minces pour ce qu'il doit représenter pour vous en réalité... Intuition... que d'autres souvenirs surgiront ou d'autres liens se feront. SVP les mettre en mots, car une impression que nous n'avons pas terminée ce voyage !*

*Pour ma part, « j'ai rencontré Darwin » au Muséum Nationale d'Histoire naturelle à Paris, un jour de canicule. En fait, c'est là que j'ai été interpellé par ses recherches et découvertes.*

À bientôt, Michel XX

13 février, 14:59

Salut jeune fille,

Tu m'as fait revivre toute une aventure. Vois-tu, lorsqu'on parvient à dominer ou du moins à contrôler la peur en tout temps et en tout lieu, on accède à une forme de « puissance », comme m'a souvent dit Mireille, qui permet de tout réaliser ou de tout tenter en étant sûr de réussir. Et si le succès n'est pas toujours au rendez-vous. La confiance en soi combinée à la forme physique permet des miracles parfois. Et la crainte d'un échec n'est jamais un frein si on donne ce qu'on a de mieux. Le courage, ce n'est pas de ne pas avoir peur, c'est plutôt d'affronter ses peurs. Tout en restant prudent, modeste et réaliste.

Tu m'as bien lu, j'ai la chance de pouvoir traduire mes rêves en réalité. Si un projet m'intéresse, grâce à un bon esprit de synthèse et l'accumulation d'expériences passées, je vois toute suite si c'est réaliste et ce qu'il faut faire pour le réaliser. Sans peur du succès comme de l'échec. Do your best comme disent les Chinois. Hi hi !

J'avais un coffret sur Darwin et ça m'a amené à pousser mes recherches sur Le Voyage du Beagle. Fait alors que Darwin était dans la vingtaine. À une époque très peu techno où naviguer dans l'Atlantique Sud était déjà en soi un exploit à cause des vents meurtriers. Quant à l'anniversaire de Darwin, c'est pure coïncidence. Je suis abonné au Devoir depuis peu, il publie quelques articles. Le soir, l'un d'eux soulignait l'anniversaire de ce géant, au moment où je terminais mon récit. Incroyable, mais vrai, comme mon aventure.

J'ai très hâte de voir ce qui va sortir de ta vision artistique, suite à tout ça.

Salut à vous deux et au plaisir de vous voir le plus tôt possible. XXXX

16 février, 15:02

Bonjour Michel,

*Question artistique, oui j'ai hâte d'entrer dans cet univers bien différent des aventures et récits qui ont précédé. Je travaille toujours sur le recueil des récits. J'ai fait de bonnes avancées cette semaine, puis quelques embûches techniques (inévitables) ont ralenti la cadence, mais j'apprends. Je compte y passer le reste de la journée. Demain sera une journée spéciale : avec ma famille, nous célébrons le 90<sup>e</sup> anniversaire de mon père.*

*Ce que vous dites concernant la peur devient parallèlement aux récits, aux aventures, une grande et belle matière à réflexion. Y a sûrement un déclic quelque part dans une vie qui permet de la reconnaître et permet de voir comment elle est nuisible et, de ce fait, selon l'individu, permet de la dépasser. Y a-t-il un évènement particulier qui a produit ce déclic, cette prise de conscience (que la peur était un frein inutile) ? Ma question est peut-être indiscreète ?*

*Je poursuis le travail. À bientôt Michel.*

16 février, 15:37

Salut Jacinthe,

Lorsqu'on est petit de taille et orgueilleux, on veut toujours montrer aux grands qu'on n'a peur de rien. Hi hi ! C'est ce que j'appelle le « syndrome du nain ». Et ça fait qu'on multiplie les expériences pour prouver qu'on n'a peur de rien. À l'origine du courage, il y a souvent beaucoup d'orgueil. À l'école, dès le primaire, je relevais toujours plein de défis. Je courais plus vite que les autres, et j'essayais

toujours d'être premier de classe, etc. Et quand quelqu'un me disait « tu as peur de... », ça suffisait pour me stimuler à prouver le contraire. De telle sorte qu'à la longue on vainc la peur. Non sans quelques ecchymoses. De plus, l'élevage des animaux met en contact avec la vraie vie, terre à terre. Une peur rationnelle est incontournable et on doit l'affronter pour la vaincre. La peur irrationnelle, c'est elle qui paralyse et c'est la plus difficile à combattre. Mais ça se fait.

Je te raconterai un jour l'expérience que j'ai vécue lorsque mon verrat de 500 lb, 5 pi de hauteur, un bon matin, a décidé de m'attaquer et de me menacer avec ses canines longues de 4 po. Sans porte de sortie, j'ai dû me défendre avec une pelle en fer. Mal lui en prit. Ça faisait un moment que mon voisin, mon mentor, me disait que je prenais des risques avec ce monstre. Il avait raison.

Salut, Jean-Guy, et bonne fête à ton papa même si je ne le connais pas. Si mon souvenir est bon, selon ce que tu m'as dit, il a été lui-même éleveur.

Michel XXX

16 février, 22:32

Allo Michel,

*Mon père est/fut agriculteur. Il a commencé comme éleveur dans sa vingtaine. Il n'aimait pas. Il a vendu et s'est tourné vers les grandes cultures : céréales (blé, avoine, etc.) maïs, betterave à sucre, soya. Entre 75 ans et 80 ans, le transfert officiel de la terre s'est fait vers mon frère, toujours actif.*

*Il était particulièrement doué pour la mécanique, la menuiserie, etc. Comme on sait si tu ne développes pas des habiletés multiples, tu ne peux pas vivre dans ce métier. Mon père est vraiment très habile, doué, astucieux, etc., et... patient. Il pouvait transformer n'importe quelle machinerie en fonction des besoins. Il aurait pu transformer un moteur de tracteur en moteur d'avion si cela avait été nécessaire, et je n'exagère pas !*

*Concernant la peur, tu circonscribis dans le présent courriel ce que tu as mentionné par bribe dans quelques récits. Ce que je comprends est que cette intégration (au-delà de tout raisonnement ou réflexion) du duo orgueil-courage a forgé très jeune ta capacité à aller vers... peur ou pas peur. Ce que tu obtenais de satisfaction à surmonter l'épreuve dépassait largement la peur initiale, construisant et fortifiant ta confiance en soi. Et c'est à rebours quand tu regardes derrière que tu peux mettre le doigt dessus et dire c'est là que ça a commencé... et à cause du maudit orgueil ! Ben... on pourrait dire « grâce au maudit orgueil » !!! :)*

*Bonne nuit et bon dimanche à vous deux !*



17 février, 7:58

Bonjour,

Tu as bien saisi la relation ambivalente avec l'orgueil. De plus, si on combine l'orgueil et le fait de se libérer de ce que les autres pensent de soi, ça laisse place au courage et à l'action. Et en repensant à tout cela, je me rappelle que dans les années 70, mon livre de prédilection était « Walden ou la vie dans les bois » de Henry David Thoreau. Une autre coïncidence.

Quant aux travailleurs de la terre, tu as encore raison de dire qu'ils doivent connaître tous les métiers. Et j'en ai bénéficié grâce à mes deux voisins, les Sylvestre et les Bergeron. Ils m'ont tout et beaucoup appris sur l'agriculture, l'élevage, la menuiserie, la mécanique, etc. Si j'ai pu bâtir des maisons, élever des animaux, travailler la terre, etc., c'est grâce à eux et leur polyvalence.

Et moi, j'ai pu leur apporter mon énergie inépuisable, mon ouverture d'esprit et ma soif inexinguible d'apprendre. Ils ont dicté le reste de ma vie. Et je n'ai jamais regretté d'avoir osé me lancer corps et âme dans cette vie à la campagne sous toutes ses formes. Même si au départ j'étais un citadin pur et dur. D'une chose à l'autre, j'ai approfondi tous les aspects possibles de la vie dans la nature et j'ai apprécié au plus haut point la solidarité rurale et la vie en autarcie presque complète.

J'ai hâte de voir ce qui va sortir de tout ça et Mireille aussi.

À bientôt.

17 avril, 11:45

Bonjour Michel,

*J'émerge. J'émerge après une panne, non électrique, mais d'énergie créatrice. Les sollicitations et obligations multiples de différents genres ont ces dernières semaines épuisé des ressources précieuses pour maintenir l'élan mental nécessaire pour mener à bien le travail. Ainsi, je n'ai pu reprendre le travail en lien avec la Patagonie ou celui de la pêche.*

*Mais pas d'inquiétude, ce qui est fait le demeure. Ainsi, le recueil de vos récits est complété à 99 % (incluant le récit de la Patagonie et de la pêche). De même, lorsque je regarde les dessins, esquisses, estampes faits entre octobre et janvier, je suis très fière de ce qui a été accompli.*

*Néanmoins, j'espère que ce « silence » ne vous a pas déçu ou inquiété. Je propose une date au calendrier pour vous rendre visite avec Jean-Guy. Êtes-vous disponible le 18 ou 19 mai ? Si non on trouvera une autre date.*

*En relisant certains récits en lien avec les préparatifs de voyage ou encore ces périodes passées au fond des bois, je n'ai pu m'empêcher de faire le parallèle avec ce que requiert la création d'une œuvre.*

*Ainsi, pour reprendre vos paroles : « C'est lorsqu'on est seul au fond des bois qu'on réalise le mieux qu'on est en osmose avec la Nature. Sans rien pour nous distraire ou nous importuner. Mais pour y arriver et vraiment l'apprécier, il faut avoir vaincu la peur. » Pour faire le parallèle avec l'œuvre, je dirais que c'est quand on est seul avec notre sujet, nos intuitions, nos matériaux, sans rien pour nous distraire ou nous importuner que nous parvenons à l'osmose, soit toucher ou donner un sens « aux choses, aux sujets qui nous importent ». Pour y arriver et vraiment ressentir la proximité, il faut vaincre la peur. Dans ce cas, c'est entre autres accepter de se retirer, d'être en marge (et ses conséquences), du moins pour un temps, de chercher, d'essayer, de risquer d'échouer ou de réussir.*

*De la même manière, l'état d'esprit du voyageur, coureur des bois ou de continent, fait en grande partie le voyage, sa beauté, son ampleur, son embrasement. La totale disponibilité et présence du voyageur à ce qu'il accomplit lui permet, à mon avis, de voir, d'atteindre, de toucher la vie, peu importe la forme sous laquelle elle se présente à lui, de la recevoir et de s'en imprégner. Cet état ressemble également à celui de la personne qui se met en mode création, qu'il soit jardinier, poète, artiste, pâtissier, architecte, etc.*

*J'ai beaucoup parlé !!!! C'est dire que ce travail de collaboration a de nombreux tentacules propices à la réflexion et la mise en parallèle.*

*Au plaisir de recevoir de vos nouvelles. J'espère que vous vous portez bien toi et Mireille.*

17 avril, 13:33

Salut à vous deux, Ta sensibilité d'artiste t'honore et tu fais mouche avec chacun de tes propos et de tes intuitions. Et ça explique mon silence. La création artistique, pour moi qui n'y connais pas beaucoup, ne doit pas être dérangée sous aucun prétexte. Et surtout pas bousculée par des impératifs bassement terre-à-terre, comme la curiosité et la hâte et/ou la rectitude politique.

Je suis d'un naturel impatient qui sait être patient quand il le faut. La chasse, la pêche et l'élevage me l'ont enseigné deux fois plutôt qu'une.

Nous sommes libres le 18 et le 19 mai. Réservez tôt, car ici, il y a un va-et-vient continu. Vous avez la priorité et nous réservons les deux dates jusqu'à votre confirmation.

Votre venue sonnera le glas de cet interminable hiver, ponctué de hauts et de bas côté santé. (Tel que prévu par la

médecine). On vous racontera. En général, tout va bien et on a très très hâte de vous voir.

18 avril, 10:22

Bon matin tardif Michel,

*Oui, l'hiver est interminable ! Avril a un petit côté cruel, la brillance de la lumière vous fait croire que le temps est doux, mais attachez votre tuque, le fond de l'air est froid et le vent poussiéreux. Avril donne à la ville (de Montréal) un air de fond de ruelle abandonnée. Sans neige, c'est la tristesse. Même la nature ne semble pas avoir survécu. Toutefois, j'en profite pour lever les yeux et observer l'architecture des arbres, les lignes formées par leurs embranchements, et les tiges de bois pêle-mêle des vignes, c'est beau. Leurs bourgeons gonflent patiemment. Ça me ravit.*

*Pour la date, j'opterais pour le 19 mai, espérant une journée sans pluie !!*

*J'ai hâte à cette rencontre. D'ici là, tu peux nous faire part de ta santé. Nous aurons tellement à raconter que je prévois que nous manquerons de temps !!!! xxxx Belle journée à vous deux*

18 avril, 11:00

42

Bonjour,

C'est noté pour le 19/05. Avec possibilité de changement selon la température. Côté santé, j'ai perdu beaucoup des forces qui me restent dans les bras. Ce qui complique tout. La technologie du prochain Programme d'adaptation de domicile, auquel j'ai droit, saura pallier en partie, mais pas entièrement. Et pour que Mireille n'y laisse sa peau d'aidante naturelle, j'aurai droit à plus d'aide extérieure pour engager quelqu'un qui saura l'aider.

Et j'ai aussi des problèmes techniques avec mon fauteuil électrique. J'attends l'assistance technique du CLSC. Bref, ça dégénère lentement mais sûrement. Ce qui n'est pas une surprise pour nous. Rien non plus pour apaiser les frustrations et soigner mon vilain caractère, hi hi !

Au plaisir de vous recevoir dans un mois. XXXX

18 avril, 11:22

*Reallo ! J'espère que l'aide et les réponses aux problèmes techniques arriveront rapidement ! Je vous envoie mes meilleures pensées !*

À bientôt.

15 mai 2019

*Le travail est-il terminé ? La rencontre marque-t-elle la fin du projet ? Certes non, Michel a tant d'histoires de vie à raconter et j'ai tellement d'œuvres à achever. Néanmoins, cette rencontre marque une étape majeure dans le projet puisque Michel entrera en contact avec les oeuvres qu'il a insufflées et, je lui remettrai la première version imprimée du recueil de récits. Durant la semaine, je m'active à rassembler ce que je souhaite lui montrer. Je me prépare également mentalement pour être à la hauteur, disposée à la rencontre avec Michel, Mireille et la maladie. Je suis mobilisée, pragmatique, et mon énergie, vive.*

*Je fais également le point sur le vécu de l'expérience pour lui dire comment cette correspondance a donné un sens à cette période aride sur les plans personnel et professionnel. Grâce au projet, j'ai une impression de vivre les temps d'un jardin, celui allant de la planification à la préparation du sol, de la mise en terre des semences à la poussée puis de la récolte à la dormance. Mais objectivement, seules les premières étapes ont été franchies. Et tout en retirant déjà une très grande satisfaction, je constate qu'il reste beaucoup à faire pour mener le jardin à maturité. D'un côté, le jardinier mesure l'ampleur de la tâche, et ce qu'il doit apprendre et faire pour mener à bien tout ce qu'il imagine pour ce jardin contenant tant de variétés, de l'autre, il s'enthousiasme à l'idée qu'avec le temps, l'observation, la recherche, l'action, chacune de ces variétés atteindra la maturité, aura sa place. Le jardinier aura alors franchi tous les temps du jardin et ressentira la sensation jouissive que procurent l'accomplissement et la complétude.*

*Choses certaines, nous avons semé quelques graines dans ces premières étapes du projet. La nature étant ainsi faite, nous savons qu'elles sont déjà chargées d'avenir.*

17 mai 2019

*Michel est hospitalisé. Je suis estomaquée, culpabilise.*

18 mai 2019

*Je suis démobilisée. Je n'ai pas de nouvelles, mais à Michel, je dis bon voyage. Je lui souhaite d'être délivré de son état cadavérique qui l'immobilise de plus en plus, expression qu'il a si souvent employée.*

*Que dois-je faire ? Je cherche, je silence. Relit des correspondances non incluses ; elles me donnent du courage, un élan. D'ailleurs, pourquoi ne les ai-je pas incluses ? Sur-le-champ, je les ajoute et décide de poursuivre le travail au jardin.*

*Juin 2019*

Michel Favreault est décédé le 24 mai à la suite d'un infarctus suivi d'un AVC. Après de trop longues heures passées dans un hôpital aux services inadéquats, il est transféré aux soins palliatifs d'Avellin-Dalcourt, entouré des personnes aimées. Au premier rang, Mireille, épouse, compagne, complice, aidante naturelle, qui a su organiser le quotidien pour qu'une vie active et conviviale habite la maison. Qui a su injecter, grâce à sa force, à sa patience, à sa vision de la vie, à son pragmatisme, à sa connaissance de Michel, « du merveilleux » afin que l'inconcevable soit tolérable, afin que l'éprouvante aventure ne soit pas dénuée de sens, de beauté et d'humanité.

J'ose espérer que ce projet de collaboration ait apporté à Michel quelques réjouissances, quelques satisfactions et qu'il ait contribué à créer de bons moments.

43

Michel, Mireille, j'aime ce jardin que nous avons entrepris. Merci pour votre confiance et pour cette porte toujours ouverte.

Pour la suite des choses, je puiserai dans cette énergie traversant ses récits. Elle encourage à risquer l'action à risquer la mise en œuvre de nos aspirations afin qu'elles deviennent des réalités.

Au jardin, la mort vit...

Jacinthe



Sainte-Ursule  
24 mai 2019

Favreault Michel, 1947-2019. Moi, Michel Favreault, fils d'André Favreault et de Madeleine Nadeau, je me suis éteint le 24 mai 2019 à l'âge de 71 ans. Je viens ici faire mes adieux à tous ceux que j'ai connus et aimés, à qui j'aurais aimé faire un dernier sourire en quittant la vie à un moment choisi par moi, via l'aide médicale à mourir. La vie en a décidé autrement. Je commence par ma famille : mon épouse de plus de 50 ans de mariage, Mireille Laurendeau et mes filles adorées, Luce Favreault (Dominique Garant) et leurs enfants Marianne (Dany) et Lili-Rose ainsi qu'Élyse Favreault et ses enfants Chloé et Clara. Suivent les Favreault : ma sœur Diane (Jacques Houpert) et leurs filles Catherine (Hubert), Michèle (Christian et leurs fils Alexandre et Guillaume) ainsi que Marie-Hélène. Mon frère Jean-Louis (Ginette Guay) et leurs enfants Nicolas (Sophie et leur fille Maélie) ainsi que Laurence (Patrice et leur fille Lily-Rose). Au tour des Laurendeau : Daniel (Line Lemaire) et leurs enfants et petits-enfants, Sébastien (Amélie et leurs enfants Zoé et Luka), Patrice (Lisane et leurs enfants Loïc et Rose), Gaetan (Lorraine Blanchard) et leurs filles Coralie (Simon) et Sarah (Luc), feu Denis et ses filles Elvire, Ethel et sa fille Daly, suivent Yvan (Louise Doucet) et Normand (Guylaine Gadbois) et leurs enfants Catherine (Alex) et Olivier. Viennent ensuite mes amis de longue date : Michel et Chantal, Louise et Michel, Robert et France, Diane, Rita et Étienne, Josée, Jean-Guy (Jacinthe). La vie m'a fait rencontrer mon âme sœur de la forêt Luc Martin (Nathalie). Puis mes amis de Revenu Canada André (Manon) et Claude (Guy) et bien d'autres... Puis les amies de ma femme : Claire, Denise, Louise, Martine, Micheline, Gilberte et Marie-Paule. Plus récemment, Louise et Luc, Geneviève, Jean-Paul et Aline, Isabelle, Guy, Fernande, Sophie et Nancy. Non classables : Patrice Lessard, le jeune Arnaud, futur philosophe, et Martin Jarry pour son courage et sa détermination dans la lutte contre la Myosite à corps d'inclusion. Je veux remercier quelques anges gardiens : mes voisins Robert, Sylvie et Olivier Bergeron, Geneviève Dupuis pour ses soins attentionnés, les ergothérapeutes Marie-Pierre, Rosalie-Kim et Catherine, la travailleuse sociale Geneviève ainsi que l'équipe des soins palliatifs d'Avellin-Dalcourt, spécialement Francine Lesage. Je vous ai tous aimé ! Prenez bien soin de vous ! À ma demande, il n'y aura pas d'exposition ni de service. Une rencontre privée aura lieu ultérieurement. Un morceau de muscle a été donné à la science pour la recherche.



## Reproductions

- 1- « Embranchements », dessin monotype
- 2- Dessin monotype
- 3- Dessin monotype
- 4- Photographie, Chêne à gros fruits
- 5- Reproduction de la tête d'Akhenaton né Aménophis IV, artiste inconnu
- 6- « Feu, 1/3, V », collagraphie et chine collé,
- 7- Esquisses, dessins au plomb et dessins monotype
- 8- Essai préparatoire, collagraphie
- 9- Essai préparatoire, collagraphie
- 10- « Coureur des bois », Collagraphie et chine collé, éd. 5  
25 cm x 65 cm, (L'œuvre qui devait être remise à Michel le  
19 mai. Œuvre inspirée de l'homme derrière les récits.)

Merci à Mireille Laurendeau, à Xavier Orssaud pour l'initiation au logiciel InDesign CC, à l'Atelier Circulaire centre d'artiste, à Carole Hebert et à Jean-Guy Fournier.



Programme acquisition et  
mise en marché

